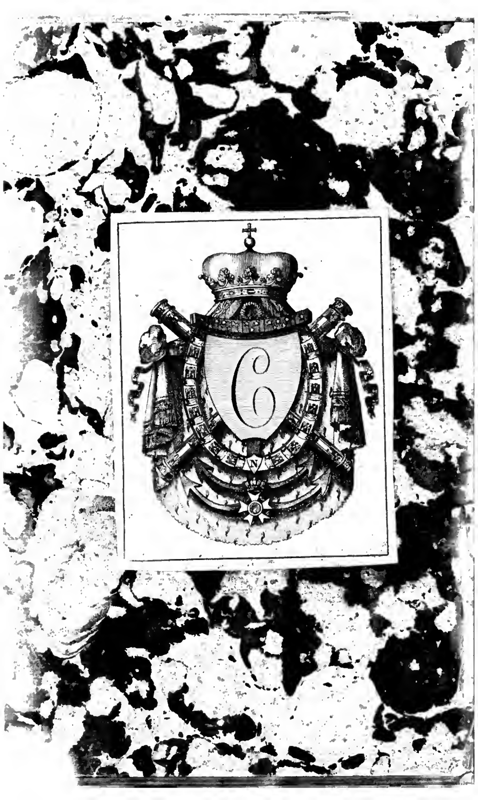
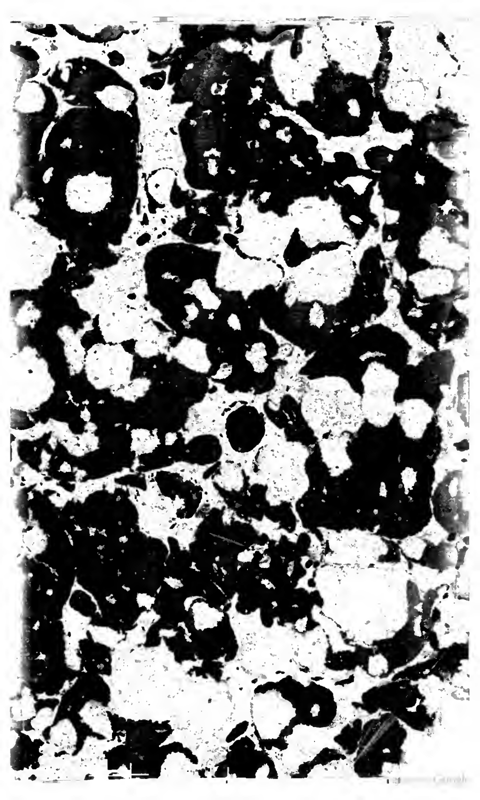






BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

TOME TROISIÈME.

On tâchera de jeter de la variété dans cette suite de Contes, en donnant tour-à-tour un volume, soit des Contes Orientaux, soit Italiens, Anglais, Espagnols et autres. On peut s'inscrire pour celle de ces divisions qui plaira le plus, si on ne prend pas le total de la Collection. Les Contes seront tous nouvellement traduits ou imités, et on conservera, autant qu'il est possible, le ton ou le goût propres à chacun des peuples de qui ils sont tirés. On ne veut point donner ce qui est trop connu, et on s'est assuré, par le choix sévère qu'on a fait, que chaque division qu'on séparera, ne formera guère que cinq ou six petits volumes *in*-18, pareils à ceux qui ont paru, tirés aussi *in*-8°. papier d'Auvergne et papier velin, et ornés de gravures en diverses couleurs.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

Une Morale nue apporte de l'ennui ;
Le Conte fait passer le précepte avec lui.
LA FONTAINE.

TOME SECOND DES CONTES TIRÉS DES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Par une Société de Gens de Lettres.

A PARIS,
Chez Royez, Libraire, Quai et près des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

LES AVENTURES
AMOUREUSES
DE CHEREA
ET
DE CALLIRRHOÉ

PAR CHARITON L'APHRODISIEN.

LES AVENTURES AMOUREUSES DE CHEREA ET DE CALLIRRHOÉ.

Hermocrate, Préteur de Siracuse, celui-là même qui vainquit les Athéniens, eut une fille nommée Callirrhoé. Sa beauté lui attira des amans de toutes parts, de la Sicile, de l'Italie, et même de l'Epire. On voyait jusqu'à des fils de princes parmi ses prétendans. Le dieu de Cythère les ayant rassemblés donna une preuve de son pouvoir.

Il y avait dans la ville un jeune homme

d'une figure charmante, appelé Cherea. Il était fils d'Ariston, le premier de Syracuse après Hermocrate. Les deux pères se voyaient l'un et l'autre d'un œil jaloux; ils étaient toujours d'avis opposés. Mais l'Amour qui se plaît dans les choses extraordinaires, ne fut point arrêté par cet obstacle.

On célébrait un jour la fête de Vénus, et toute la jeunesse du pays se rendait dans le temple. Callirrhoé y entra, et on la prit pour la déesse. Dans le même tems Cherea, quittant le lieu où il s'exerçait avec les jeunes gens de son âge, y parut brillant comme l'aurore. Ils se rencontrèrent, et furent blessés du même trait.

Cherea, honteux de sa défaite, s'en retourna chez lui, dissimulant sa blessure. Mais la jeune fille se jeta aux pieds de Vénus, et les lui baisant, lui dit : « O déesse ! » pourquoi m'avez-vous fait voir dans votre » temple un homme d'une si grande beauté ? »

La nuit vint leur apporter de nouvelles peines. Callirrhoé était confuse de sa passion, Cherea de son côté se sentait consumer du feu qu'il renfermait dans son ame. Il eut le courage de s'ouvrir à son père, et de lui déclarer qu'il adorait Callirrhoé, qu'il mourrait s'il n'obtenait sa main. Ariston lui dit en soupirant : « Vous avez perdu la raison, mon cher fils ; » ne voyez-vous pas qu'Hermocrate ne vous » donnera point sa fille unique, qu'il voit » recherchée par tant d'adorateurs beaucoup » plus puissans que nous ? C'est une chose » à laquelle il ne faut pas seulement songer, » si vous ne voulez nous exposer à la honte » du refus. »

Rien de ce que put dire Ariston ne fut capable de consoler Cherea ; son mal ne fit que s'accroître, il ne parut plus dans les lieux d'exercice. Comme il était aimé de ses camarades, ils furent tous vivement affligés de son absence, ils en cherchèrent la cause,

et la découvrirent bientôt. Ils eurent compassion de ce que souffrait leur ami. Un jour donc où le peuple avait coutume de s'assembler, tout le monde se mit à crier : « Hermocrate, grand capitaine, vous qui êtes » plein de bienveillance, conservez-nous » Cherea : c'est toute la ville qui demande » pour lui votre fille. »

Hermocrate, qui aimait ses concitoyens, ne put se refuser à leur prière. Tout le peuple quitta aussi-tôt le théatre. Les Sénateurs et les Archontes accompagnèrent Hermocrate; les jeunes gens allèrent prendre Cherea, et les dames Syracusaines se présentèrent pour conduire la nouvelle mariée. L'on n'entendit bientôt par toute la ville que chants d'hyménée; les places furent ornées de couronnes et de flambeaux, et l'on fit couler aux portes le vin et les parfums. On eût dit que Syracuse triomphait une seconde fois des Athéniens.

Cependant Callirrhoé, qui ne savait rien de ce qui se passait, était sur son lit, et, la tête voilée, gardait le silence, et s'occupait de son amour, quand sa nourrice entra, et lui dit : levez-vous, ma fille ; voici pour nous le jour le plus heureux ; la ville vous marie. A ces mots, le cœur et les genoux tremblèrent à Callirrhoé, parce qu'elle ne savait point à qui on la mariait. La voix lui manqua tout-à-coup, ses yeux se couvrirent d'un nuage, et peu s'en fallut qu'elle n'expirât : mais lorsque ses parents eurent introduit le nouvel époux, et que Cherea, courant à elle, l'eût embrassée, elle reprit ses sens, et sa beauté parut plus brillante, semblable à une lumière qui, prête à s'éteindre, jette un éclat plus vif, si on lui donne un nouvel aliment.

Les autres amans de Callirrhoé ne purent voir tranquillement le bonheur de Cherea ; ils résolurent de troubler cette union, et

l'un d'eux, fils du prince d'Agrigente, se chargea d'inspirer de la jalousie au mari.

Cherea reçut avis sur le soir que son père Ariston avait fait une chûte à sa maison de campagne, et que sa vie était en danger. Le chagrin que lui causa cette nouvelle, fut d'autant plus àccablant, qu'il ne pouvait emmener sa femme, et qu'il fut obligé de la quitter. On couronna de fleurs pendant cette nuit le devant de sa maison ; l'on y répandit du vin et des parfums, et l'on y sema des débris de bouteilles. Cherea, frappé de ce spectacle à son retour, en eut quelqu'inquiétude, mais Callirrhoé la dissipa.

L'Agrigentin ne se rebuta point. Il avait à ses ordres un parasite, plaisant par état, et d'une agréable conversation. Il engagea cet homme à feindre de l'amour pour une des femmes de Callirrhoé, et à s'en faire aimer. Quand il fut sûr que celui-ci en était venu à ce qu'il desirait, il se servit d'un

autre personnage, plein de malice, et fait pour persuader. L'Agrigentin l'instruisit de la façon dont il devait se conduire : ce dernier vint un jour trouver Cherea ; après avoir gagné sa confiance, il lui dit que sa femme était infidelle, il offre de lui faire connaître celui qui les déshonore. « Feignez, lui dit-il, » un voyage à la campagne, cachez-vous » dans la nuit près de votre logis, et vous » le verrez entrer chez vous. »

Cherea, qui n'a pas la force de retourner dans sa maison, envoie dire en effet qu'il part pour la campagne, et vient observer ce qui se passe. Le parasite, qui était bien avec la servante de Callirrhoé, arrive, se jette dans un cul-de-sac comme un homme qui médite quelque chose où il entre du mystère, feint de craindre qu'on ne l'apperçoive, et fait tout ce qu'il faut pour être apperçu. Les cheveux parfumés, les sourcils peints, l'habit galamment ajusté, il

s'approche de la porte, et y frappe doucement : la suivante lui ouvre de même, et, le prenant par la main, l'introduit dans la maison.

A cette vue, Cherea ne se contient plus ; il court pour tuer l'adultère, mais celui-ci se tenant derrière la porte, sort sans être vu, à l'instant même qu'entre Cherea. Callirrhoé était sur son lit où elle s'attristait de l'absence de son époux. Dès qu'elle l'entend, elle vole au-devant de lui. La colère qui transporte Cherea ne lui permet pas de se répandre en injures, et il lui donne un coup de pied dans la poitrine, elle tombe sans respiration, et ne donne plus aucun signe de vie.

Cherea applique toutes ses esclaves à la torture ; il apprend enfin la vérité de celle qui avait donné le rendez-vous. La plus vive douleur s'empare de son ame, il veut se tuer, mais son ami Policarpe s'oppose à son désespoir.

La renommée répand bientôt le meurtre de Callirrhoé, et le jour venu, les archontes instruisent le procès de Cherea. Tous les prétendans de Callirrhoé poursuivent sa condamnation, et lui-même la demande. Hermocrate seul s'y oppose, parle pour Cherea qu'il fait absoudre, et presse les funérailles de sa fille. L'inconsolable Cherea lui fait de magnifiques obsèques, elle est mise dans le tombeau de ses pères, situé au bord de la mer.

Cette précipitation à inhumer Callirrhoé pensa causer sa perte, et donna lieu à toutes les aventures qu'on va lire. Elle n'était qu'en léthargie; on peut juger de sa surprise, lorsqu'elle revint à elle. Le premier sentiment qu'elle éprouva, fut celui de quelqu'un qui sort d'un profond sommeil; elle croit qu'elle est couchée aux côtés de Cherea, elle l'appelle par son nom. Mais voyant que ni son mari, ni ses femmes ne l'entendent,

et qu'il n'y a autour d'elle que ténèbres et que solitude, elle est saisie d'horreur et d'épouvante; elle ne peut imaginer où elle est. Elle se lève, elle touche à peine les couronnes et les bandelettes qui couvrent sa tête, qu'elle entend résonner l'or et l'argent dont elles étaient chargées. Ce son et la quantité d'aromates qu'elle sent autour d'elle, lui rappellent le coup qu'elle a reçu, et l'évanouissement où elle était tombée. Elle reconnaît enfin qu'elle est dans un tombeau. « Se» courez-moi, s'écria-t-elle, je suis enterrée » toute vive. » Elle cria plusieurs fois en vain, elle commença à perdre tout espoir, et laissa tomber sa tête sur ses genoux.

Tandis qu'elle se désolait, Téron et les siens arrivèrent au sépulchre. Ce Téron était un homme qui, sous prétexte de commerce, faisait le métier de corsaire. Il avait vu toutes les richesses qu'on avait enfermées dans le tombeau, et avait formé le projet de

de les enlever pendant la nuit. Celui de ses gens qui entra le premier, ayant vu Callirrhoé qui se mettait à genoux pour implorer son secours, sortit tout effrayé : mais Téron plus hardi, y étant entré l'épée à la main ; Callirrhoé frémit, et le supplia de ne point lui ôter la vie : le brigand démêla la vérité de l'aventure. Il voulait d'abord la tuer, de peur qu'elle ne le découvrît, mais l'appât du gain lui inspira la résolution de l'emmener et de la vendre. Après avoir pillé le sépulchre, il la fit embarquer et mit à la voile : il fit route vers l'Ionie, et prit terre à quelque distance de Milet. Ce fut là qu'il vendit Callirrhoé comme une esclave, qu'il avait achetée à Sybaris de sa maîtresse qui en était jalouse.

Dans la crainte que Callirrhoé ne trahît le secret, il lui fit beaucoup de caresses, et lui dit que son dessein était de la rendre à ses parents, mais que les vents contraires

l'avaient forcé de tenir une autre route. « Nous sommes obligés, continua-t-il, » d'aller en Lycie : comme il est inutile de » vous exposer aux fatigues de la mer, je » vais vous laisser ici en dépôt chez des » amis, où je vous reprendrai en passant » pour vous conduire à Syracuse. » Callirrhoé vit bien qu'on l'avait vendue, mais regardant comme un bonheur de n'être plus dans les mains de ces pirates, elle dissimula, et le remercia.

Téron conduisit Callirrhoé à la maison de campagne de Léonate qui l'avait achetée. Ce dernier était intendant de Denys, l'homme le plus puissant d'Ionie. Léonate enchanté de son emplette, voulut retenir Téron à souper, mais celui-ci qui brûlait de s'éloigner, s'en excusa, et lui ayant promis de le voir le lendemain au port, se rendit à son vaisseau, auquel il fit aussi-tôt prendre le large à force de rames.

« Quel est mon sort, s'écria Callirrhoé,
» dès qu'elle fut seule, et qu'elle eut la li-
» berté de se plaindre ! Voici Téron qui me
» renferme dans une seconde sépulture, où
» je serai plus isolée que je ne l'aurais été
» dans la première : mon père et ma mère
» seraient du moins venus à mon tombeau,
» Cherea y aurait répandu des larmes, et,
» quoique morte, j'aime à penser que j'au-
» rais senti sa présence. Mais ici, qui pour-
» rai-je implorer ? tu le sais, Fortune inexo-
» rable ! toi qui ne te lasses point de me
» poursuivre, et sur la terre et sur les flots :
» c'est toi qui as voulu que celui qui m'ai-
» mait et que j'aimais, que Cherea qui
» n'aurait point frappé un esclave, m'ait
» donné un coup mortel. Tu m'as depuis
» livrée à des assassins et aux dangers de la
» mer. Cette beauté que l'on admirait en
» moi, je ne l'ai reçue que pour l'avide
» Téron, elle ne m'a servi qu'à lui en faire

» tirer un prix considérable. O Fortune
» cruelle ! c'est dans les champs que j'ai été
» vendue, comme le meuble le plus com-
» mun; tu n'as pas voulu que je fusse con-
» duite à la ville; tu craignais sans doute
» qu'on ne s'apperçût que j'étais libre, et de
» naissance noble. »

Tandis que sa douleur s'exhalait en ces gémissements, et qu'elle se frappait la poitrine, elle vit sur l'anneau qu'elle portait à son doigt, le portrait de Cherea. Elle ne put s'empêcher de le baiser, en recommençant ses plaintes. « O Cherea ! dit-elle, tu es
» vraiment malheureux, puisque tu es sé-
» paré de moi, et que tu reconnais mon
» innocence : tu te plains, tu te repens, tu
» es assis près de mon tombeau; et moi,
» fille d'Hermocrate, moi ta femme, je suis
» vendue comme une esclave, et forcée de
» reconnaître un maître. »

Léonate ayant donné ordre au fermier Foca

d'avoir soin de Callirrhoé, partit de nuit pour Milet, impatient d'apprendre à Denys l'acquisition qu'il avait faite. Il le trouva chez lui, d'où il ne sortait plus depuis la mort de sa femme, qu'il avait perdue il y avait quelque tems. Dès que Denys apperçut Léonate, il lui dit : « j'ai dormi cette nuit » pour la première fois depuis la mort de » mon épouse : il m'a même semblé la voir. » Elle était plus belle que jamais elle ne me » l'a paru, je croyais être au premier jour » de notre mariage. C'était à ma maison » que j'ai le long de la mer, que je la con- » duisais, et tu chantais l'hymne nuptial. » O mon maître ! s'écria Léonate, vous êtes » heureux, et en dormant et éveillé : vous » allez avoir l'explication de votre songe. » Alors Léonate lui raconta comment il avait trouvé Téron, et lui vanta l'esclave qu'il avait achetée. Denys encore plein de l'image de sa femme, écouta ce récit avec assez

d'indifférence. Léonate ne s'en flatta pas moins que la beauté de Callirthoé ferait diversion à la douleur de son maître, il ne s'occupa plus que des moyens de la lui faire voir.

Tandis que Léonate était à la ville, Plangone, femme du fermier Foca, ne perdait point de vue Callirthoé, et lui rendait toute sorte de soins. Elle lui dit un jour que Vénus apparaissait souvent dans le pays, et l'engagea à lui faire sa prière. « Allez, lui dit-elle, » allez trouver Vénus; la déesse, en vous » voyant, croira se voir elle-même. » A ce discours, Callirrhoé ne put retenir ses larmes. « Malheureuse que je suis! dit-elle, c'est » encore Vénus qui cause mes maux : n'im- » porte, j'irai lui rendre hommage, parce » que j'ai bien des plaintes à lui faire. » Elle se rendit donc dans le temple, et se jetant aux pieds de la déesse : « c'est vous, lui » dit-elle, qui m'avez fait voir pour la pre-

» mière fois à Cherea, c'est vous encore qui
» nous avez unis, vous n'avez point béni
» notre union, et cependant nous ne vous
» avons jamais négligée : puisque votre vo-
» lonté a été de nous séparer, il ne me reste
» plus qu'une grace à vous demander, c'est
» que je ne plaise désormais à personne »
La déesse fit signe qu'elle ne lui accordait point sa demande. Vénus est la mère des Amours, elle destinait Callirrhoé à un second mariage, qui ne devait pas plus durer que le premier.

Le temple était sur le bord du grand chemin, et Denys que Léonate avait engagé à aller voir sa maison des champs y entra selon la coutume. Callirrhoé y était venue ce jour-là. Denys l'ayant apperçue, fut frappé de sa beauté, et, croyant voir la déesse, voulut se jeter à ses pieds, lorsque Léonate l'arrêta : « ne vous troublez point,
» lui dit-il, c'est la nouvelle esclave : et

» vous continua-t-il, en s'adressant à Callirrhoé, approchez-vous de votre maître. » A ce nom de maître, Callirrhoé baissa les yeux, et répandit un torrent de larmes. Il s'en fallut peu que Denys n'entrât en fureur contre Léonate. « Impie, lui dit-il, plein » de l'idée où il était que c'était Vénus qui » lui apparaissait, impie, tu oses parler aux » dieux comme tu parlerais à des hommes ! » Tu dis que cette personne est une esclave » que tu as achetée, et que tu n'as pu re- » trouver celui qui te l'a vendue. As-tu donc » oublié ce que dit Homère, que les dieux » se déguisent quelquefois, et viennent » examiner ce que les hommes font de juste » et d'injuste ? Ou parle avec plus de respect, » ou ne te montre jamais devant moi. » Cessez de me railler, dit Callirrhoé, et de prendre pour une déesse une humble infortunée. Le son de sa voix parut à Denys avoir quelque chose de divin, et il sortit tout

troublé du temple. Ce fut en vain qu'il essaya d'arracher le trait dont il venait d'être blessé. La beauté de Callirrhoé, son port, sa chevelure, la douceur de ses paroles, ne sortaient point de sa mémoire : ce qui l'enflammait le plus étaient les pleurs qu'il avait vu couler de ses beaux yeux.

Après avoir en vain combattu sa passion naissante, il manda Léonate. « Tu m'as » perdu, lui dit-il, dès qu'il le vit : c'est » toi qui es la cause des maux que je vais » souffrir. Mais quelle est cette femme ? » dis-moi donc la vérité, qui as-tu vu, à » qui as-tu parlé ? Es-tu entré dans le vais- » seau ? Comment est-il possible que tu » n'ayes acheté qu'un talent une beauté que » tout l'or de la terre ne saurait payer ? Mon » maître, lui répondit Léonate, cessez d'être » inquiet, je vais la faire venir, et vous » apprendrez d'elle-même qui elle est. » Denys rejeta cette proposition, et, craignant

d'insulter Callirrhoé, il ne voulut la voir que dans le temple, où il la fit prier de lui accorder une entrevue.

Callirrhoé s'y rendit. « Ceux qui vous ont » vendue, lui dit Denys avec douceur, di» sent qu'ils vous ont achetée à Sybaris de » votre maîtresse, à qui vous donniez de » la jalousie. J'ai été vendue ici pour la pre» mière fois, répondit Callirrhoé, et je n'ai » jamais vu Sybaris. » Denys lui ayant demandé son nom, elle répondit qu'elle s'appelait Callirrhoé. Elle lui raconta son histoire, mais elle ne dit rien de ce qui regardait Cherea. « Denys, continua-t-elle, » puisque vous êtes Grec, et que vous con» naissez l'humanité, j'espère que vous ne » voudrez point ressembler à ces brigands, » ni me ravir à mes parents et à ma patrie. » Vous êtes puissant, et c'est peu de chose » pour vous qu'une esclave de moins; d'ail» leurs, en me rendant à mon père, vous

» ne perdrez point ce que j'ai pu vous coûter,
» Hermocrate n'est point ingrat. Je vous
» en conjure de nouveau, prenez soin d'une
» femme accablée sous le poids du malheur,
» et songez sur-tout que j'aimerai mieux
» me procurer une mort libre, que d'être
» traitée en esclave. »

Denys plaignit Callirrhoé, ou plutôt se plaignit lui-même, en voyant s'évanouir toutes ses espérances : « Rassurez-vous, lui
» dit-il, Callirrhoé, et n'ayez aucune inquié-
» tude; je vous accorde ce que vous desirez.
» L'on vous traitera ici en maîtresse plutôt
» qu'en esclave; j'en prends Vénus à témoin. »
Callirrhoé sortit du temple satisfaite de cette réponse.

Denys s'étant retiré fit appeler Léonate, et lui laissa voir son affliction. « Ma femme
» n'est plus, lui dit-il, et je me vois encore
» privé de cette jeune beauté que je regar-
» dais comme un don précieux que Vénus

» m'avait fait. Je suis perdu, Léonate, je » suis perdu ! Le jour où Callirrhoé quittera » ces lieux, sera le dernier de mes jours. » Pourquoi vous abandonner au désespoir, » reprit Léonate ? Callirrhoé est mon esclave, » et vous avez tout pouvoir sur elle. Qu'elle » veuille ou non, vous êtes maître d'en faire » ce que vous voudrez. Malheureux, con- » tinua Denys, c'est une personne libre que » tu as achetée ! N'as-tu jamais entendu » parler d'Hermocrate, préteur de Syracuse, » si aimé du roi des Perses, pour avoir vaincu » les Athéniens ? Callirrhoé est sa fille, et » tu voudrais que je fisse violence à une per- » sonne libre, qu'elle éprouvât de ma part » un outrage que ne lui a pas fait Téron, » tout brigand qu'il est ! »

Denys ne désespéra point cependant de pouvoir attendrir Callirrhoé. Il donna ordre à Plangone de redoubler ses attentions auprès d'elle, et lui promit sa liberté, si elle

réussissait à lui gagner le cœur de celle qu'il adorait.

Toutes les tentatives de cette femme adroite auraient été inutiles, si la fortune ne s'en fût mêlée. Callirrhoé était enceinte sans le savoir : les signes de sa grossesse parurent au deuxième mois. Quoiqu'ils ne fussent point remarquables, Plangone s'en apperçut un jour dans le bain ; elle n'en dit rien d'abord, à cause des femmes qui l'entouraient, mais lorsqu'elles furent seules, elle fit part à Callitrhoé de la nouvelle découverte qu'elle venait de faire. Rien n'est égal à la douleur que la connaissance de son nouvel état fit sentir à la fille d'Hermocrate. Elle se mit à pleurer amèrement, et s'arrachant les cheveux : « Fortune, s'écria-t-elle, » il manquait à mes disgraces de mettre au » monde un enfant qui fût esclave. » S'adressant ensuite au tendre fardeau qu'elle portait dans son sein : « Cher enfant, lui dit-elle,

» tu es malheureux, même avant que de
» voir le jour. On t'a mis dans le tombeau,
» et tu as été entre les mains des corsaires.
» Par quels chemins viens-tu à la vie ? quelle
» espérance ta mère peut-elle avoir pour toi
» qui es orphelin, esclave et sans patrie,
» presqu'au moment où elle t'a conçu ? Ah !
» connais la mort avant que de connaître
» la vie. »

Plangone tâcha de la consoler, et promit de lui procurer le lendemain un moyen facile de se défaire de son fruit. Ce n'était pas son intention que Callirrhoé en vînt à cette extrémité : son véritable dessein était de se servir de la circonstance pour satisfaire les desirs de son maître. Quant à Callirrhoé, dès qu'elle fut seule, elle recommença ses plaintes, et mille mouvements différents vinrent déchirer son ame.

« C'est donc pour un maître, disait-elle,
» que je vais mettre au monde un petit-fils

» d'Hermocrate, un enfant dont personne » ne connaîtra le père ! Que sais-je si la ca- » lomnie m'épargnera, et si l'on ne dira » point que je l'ai conçu lorsque j'étais entre » les mains des corsaires ? Il suffit, ô cher » enfant ! il suffit que je sois malheureuse, » il n'est d'aucun avantage pour toi de voir » la lumière : rentre libre dans le néant, » sans t'exposer aux malheurs de la vie et » au chagrin d'entendre un jour raconter » les infortunes de ta mère. » La compassion cédant au désespoir, elle se repentait, presqu'au même instant, de la résolution qu'elle avait voulu prendre. « Quoi, disait-elle, » tu veux faire périr ton enfant ! mais si » c'était un fils ! s'il ressemblait à son père ! » Pourrais-tu bien avoir la cruauté de livrer » à la mort celui qui est échappé du tombeau » et des mains des barbares ? N'a-t-on pas » vu des fils de dieux et de rois naître dans la » servitude, et se voir ensuite rétablis dans

» la splendeur de leur origine ? Oui, mon » fils, oui, tu iras en Sicile, tu y chercheras » ton père et tes ayeux : ils apprendront de » toi les malheurs de ta mère, ils armeront » une flotte puissante pour la délivrer, et » tu rendras l'un à l'autre les auteurs de ta » naissance. »

Le sommeil vint enfin calmer son agitation. Callirrhoé s'étant endormie, il lui sembla voir devant elle Cherea qui lui disait : *Je vous recommande mon fils.* Ce songe, où elle crut lire les intentions de son époux, la détermina à élever son enfant ; elle fit part de sa résolution à Plangone, qui vint la trouver le lendemain. « Ce que vous vous » proposez est impossible, lui dit cette » femme : mon maître vous aime ; sa retenue » ne lui permettra jamais d'user de violence » envers vous, mais son amour méprisé ne » souffrira pas non plus que vous éleviez » sous ses yeux le témoin du bonheur d'un

» autre.

» autre. Il faut vous résoudre à perdre votre » enfant, ou avant qu'il naisse, ou dès qu'il sera né. »

Callirrhoé, se jetant à ses genoux, la conjura de chercher quelque expédient pour conserver son fruit. Plangone lui promit d'y songer, et lui demanda quelques jours pour y rêver. « Ma fille, lui dit-elle, lorsqu'elle » vint la retrouver, je crois tenir un moyen » de vous tirer d'inquiétude. Voyez combien » je vous aime; je trahis pour vous mon » maître. C'est à vous à faire le reste. Il » s'agit de choisir, ou que votre enfant soit » absolument perdu pour vous, ou qu'il » naisse le plus puissant et le plus riche de » l'Ionie. Vous n'êtes grosse que de deux » mois, épousez Denys, et votre enfant » sera regardé comme le sien. Qu'il meure » plutôt, s'écria Callirrhoé! Vous avez » raison, répondit artificieusement Plan- » gone, il y a moins de risque à prendre

» ce parti qu'à tromper mon maître. Perdez » donc le souvenir de la noblesse de votre » origine, perdez de même tout l'espoir » de revoir votre patrie, et commencez à » vous regarder comme une esclave. »

Plus Plangone exhortait Callirrhoé à la perte de son enfant, plus cette tendre mère en avait compassion. Elle lui demanda enfin du tems pour prendre son parti dans une affaire où elle était retenue, d'un côté par la foi conjugale, de l'autre par l'amour maternel. Ce dernier sentiment l'emporta enfin, et le songe qu'avait fait Callirrhoé acheva de la décider. Elle se rappelait les paroles de son époux : aussi, lorsqu'elle fut déterminée à épouser Denys, s'écria-t-elle : « Je » te prends à témoin, Cherea, c'est toi qui » me donnes pour femme à Denys. »

Plangone se hâta d'aller trouver son maître, pour lui apprendre cette heureuse nouvelle. Est-ce une illusion, dit-il à Plangone ?

Quoi! Callirrhoé consent à recevoir ma main, elle qui ne voulait pas seulement me voir! Rien n'est plus vrai, reprit Plangone, elle m'a chargée de vous en faire la proposition. Rends-moi ses propres paroles, dit Denys, sans y retrancher ni ajouter rien. Les voici, reprit Plangone: « Née de la pre-
» mière famille de Sicile, mes malheurs n'ont
» point étouffé en moi le sentiment de ma
» naissance : parents et patrie, j'ai tout
» perdu; ma noblesse est tout ce qu'il me
» reste. Si Denys se propose de m'avoir
» pour concubine, je me donnerai la mort,
» plutôt que de souffrir cet outrage; s'il
» veut au contraire m'épouser, je consens
» à être mère, pour mettre au monde un
» rejetton d'Hermocrate. Puisses-tu le vou-
» loir, grand Jupiter! s'écria Denys, Puisse
» Callirrhoé me donner un fils! Allons, ma
» Chère Plangone, allons la trouver.

» Vous me rendez la vie, lui dit-il, dès

» qu'il l'apperçut. Incapable de vous faire » aucune violence, et ne pouvant résister » à celle de mes desirs, mon parti était » pris; j'allais me donner la mort. Que de » graces n'ai-je point à vous rendre! Cependant, j'ai à me plaindre de vous; comment avez-vous pu penser que je ne voulais point faire de vous ma femme légitime? était-il naturel que je traitasse » comme une esclave une personne libre et » de noble origine? »

En disant ces mots, il s'approche de Callirrhoé. Elle l'embrassa légèrement. L'ardeur dont brûlait Denys ne lui eût pas permis de différer les noces, mais il fut retenu par le respect qu'il portait à Callirthoé, et par l'envie de lui rendre tous les honneurs qu'elle méritait. Il songea d'ailleurs, qu'étant fille d'Hermocrate, elle pourrait être réclamée par les Syracusains, et que le moyen le plus sûr de s'en assurer la possession,

était de l'épouser publiquement, et selon les loix.

Avant que de se rendre à la ville, Callirrhoé alla au temple de Vénus; elle fit sortir tous ceux qui y étaient, et se jetant aux pieds de la déesse : « O Vénus, dit-elle, ou » je me plaindrai de vous, ou j'aurai des » graces à vous rendre. Vous m'avez fait » épouser autrefois Cherea, et vous me » donnez pour femme à un autre. Sans cet » enfant, doux fruit de mes premiers nœuds, » jamais je n'eusse consenti à un nouvel » hymen, j'en avais juré par vous et par » votre fils. Ce n'est plus pour moi, c'est » pour lui que je vous adresse mes prières. » Faites que la supercherie que je suis forcée » d'employer ne soit point découverte, et » que cet enfant soit cru le fils de Denys, » afin qu'il puisse être élevé, et retrouver » un jour son véritable père. »

Denys s'étant rendu à Milet, y conduisit

Callirrhoé dans le temple de la Concorde, et l'y épousa en présence de tout le peuple qui ne pouvait se lasser d'admirer sa beauté.

Tandis que ces choses se passaient à Milet, il en arrivait d'autres à Syracuse. Les brigands qui avaient enlevé Callirrhoé n'avaient pas eu le tems de refermer exactement le tombeau. Cherea y étant venu au point du jour, pour y apporter des fleurs et des couronnes, s'apperçut qu'il avait été ouvert, et que Callirrhoé n'y était plus. Dans sa douleur, il crut que quelque divinité jalouse la lui avait enlevée. La circonstance du tombeau pillé en fit juger autrement aux Syracusains.

On se mit en mer à la poursuite des corsaires. Hermocrate battit les côtes de Sicile, Cherea fit voile vers la Libie; d'autres tirèrent vers l'Ionie. Les dieux ne permirent point que cette recherche fût vaine; ils livrèrent

Téron, dont ils avaient résolu le châtiment, entre les mains de Cherea.

Ce brigand, après avoir essuyé une violente tempête, avait éprouvé un long calme, qui avait consumé ses provisions. Tous ses camarades étaient morts de besoin, lui seul restait, et personne n'eût pu déposer contre lui, si les richesses qu'il avait emportées ne se fussent trouvées dans la barque où il était. Cherea qui la rencontra, y étant entré, les reconnut, et, faisant asseoir à côté de lui Térou, qui était à demi mort : « Qui êtes-» vous, lui dit-il ? Où allez-vous ? D'où ve-» nez-vous ? et où avez-vous pris tous ces » trésors ? Je suis Crétois, répondit Téron ; » je faisais route en Ionie pour voir un de » mes frères qui suit le métier des armes. » Ceux avec qui je naviguais, étant partis » sans moi de Céphalonie, je me suis jeté » dans cette barque qui mettait à la voile. » Tous ceux qui y étaient ont péri de mi-

» sère ; je suis le seul à qui les dieux ont » conservé le jour. » Cherea fit attacher la barque à son vaisseau, et reprit la route de Syracuse.

Téron ayant été interrogé publiquement, fit les mêmes réponses qu'il avait faites à Cherea. Il ajouta seulement qu'il avait cru s'embarquer avec des marchands, et non avec des pirates : que c'était sans doute la raison pour laquelle les dieux, protecteurs de l'innocence, l'avaient préservé de la mort à laquelle ils avaient livré le reste de l'équipage. Des larmes feintes qu'il fit couler au même instant, émurent la compassion, et on allait le renvoyer, si un pêcheur ne l'eût reconnu. Il fut appliqué à la torture, et avoua ses forfaits. Cherea, qu'il avait éclairci sur le sort de son épouse, voulait le sauver ; mais il ne put obtenir sa grace : ce malheureux fut mis en croix près du tombeau où avait reposé Callirrhoé.

Deux des Sénateurs et deux des premiers du peuple furent députés au nom de la ville, pour aller redemander Callirrhoé. Cherea s'embarqua avec eux, accompagné de son ami Policarme. Leur navigation fut heureuse; ils arrivèrent en peu de jours en Ionie.

On jeta l'ancre par hasard à quelque distance de la maison de campagne de Denys; l'équipage descendit à terre pour se délasser. Cherea et Policarme s'écartèrent du reste de la troupe pour s'entretenir ensemble. Ils apperçurent ce même temple de Vénus, visité par Callirrhoé, ils y entrèrent. On y voyait son portrait que Denys y avait fait mettre. Cherea tomba évanoui à cette vue. « Prenez » courage, mon fils, lui dit celle qui avait » la garde du temple, lorsqu'elle l'eût fait » revenir à lui. Vous n'êtes pas le premier » que la vue de la déesse ait frappé. Souvent » elle se fait voir ici; mais c'est un heureux

» présage pour ceux à qui elle accorde sa » présence. Voyez-vous ce portrait ? celle » qu'il représente n'était qu'une esclave, » Vénus en a fait notre maîtresse. Et quelle » est-elle, dit Cherea ? C'est, reprit la prê- » tresse, l'épouse de Denys, le maître de » ces lieux. » Policarme, craignant que Cherea ne se découvrît inconsidérément, le prit par le bras et le fit sortir du temple.

Tandis que Cherea se désolait et que Policarme cherchait à le consoler, le fermier Foca avait apperçu le vaisseau de guerre qui était à l'ancre, et s'était accosté d'un matelot, qui lui avait appris l'objet de leur voyage. L'attachement qu'il avait pour son maître, et la crainte de le voir mourir de douleur, si Callirrhoé lui était enlevée, engagèrent cet homme à tout tenter pour lui en assurer la possession. Il monte à cheval, se rend dans une forteresse voisine, y répand l'alarme, en disant qu'un vaisseau de guerre

est à la côte, et persuade aux soldats que les intérêts du roi veulent qu'on attaque ce vaisseau, et que l'on mette à mort ceux qui le montent. Les barbares viennent au milieu de la nuit fondre sur le vaisseau, le brûlent, et emmènent prisonniers tous ceux qu'ils prennent en vie.

Cherea et Policarme ayant prié qu'on ne les séparât point, celui à qui ils appartenaient les vendit en Carie ; ils furent employés à labourer les terres de Mithridate.

Cette nuit-là même, Callirrhoé vit en songe Cherea : il était chargé de chaînes, il voulait s'approcher d'elle, et ne le pouvait. « Viens, Cherea, s'écria-t-elle, en » poussant un long gémissement. » C'était pour la première fois que Denys entendait le nom de Cherea ; il demanda à Callirrhoé quel était celui qu'elle appelait. Ses larmes la trahirent, et elle ne put contraindre plus long-tems sa douleur.

« C'est mon premier mari, répondit-elle, » c'est un infortuné qui n'est pas même heu- » reux en songe. Je l'ai vu chargé de chaînes; » je ne puis douter qu'il n'est plus. C'est en » me cherchant qu'il a trouvé la mort, et » moi je vis, et je suis dans les grandeurs. » O cher époux ! je ne tarderai point à te » suivre, et, si nous n'avons pu jouir l'un » de l'autre pendant que nous vivions, le » trépas du moins nous rejoindra. »

Ces paroles attristèrent Denys. Il ne pouvait voir sans jalousie que Callirrhoé aimât Cherea, quoiqu'il ne fût plus, et il craignait en même tems qu'elle ne se donnât la mort. Il fit tout ce qu'il put pour la consoler, et ne la quitta point pendant quelques jours, de peur qu'elle ne prît quelque parti violent contre elle-même. L'idée que Cherea n'était peut-être point mort, et que le songe qu'elle avait fait pouvait être faux, appaisa sa douleur. Ce qui servit encore plus à la calmer

fut le fils qu'elle mit au monde ; il passa pour être de Denys, mais elle savait bien qu'il était de Cherea.

L'intérêt qu'elle avait que son secret ne fût point découvert, l'engagea à presser la liberté de Plangone, qui seule en était instruite. Denys tint la promesse qu'il lui avait faite, et partit avec Callirrhoé, pour aller remercier Vénus du fils qu'elle lui avait donné. Le temple fut jonché de fleurs, et Denys fit éclater publiquement sa joie dans ses prières.

Callirrhoé voulut rester seule avec Vénus. Prenant son enfant entre ses bras, lorsque tout le monde fut retiré, elle implora pour lui la protection de la déesse, et ne put retenir ses larmes. La prêtresse qu'elle appela, voyant couler ses pleurs, en fut surprise. « Ma fille, lui dit-elle, pourquoi vous » attrister ainsi ? quel chagrin pouvez-vous » avoir, lorsque votre prospérité est si

» grande, que les étrangers vous adorent
» comme une déesse. Il est venu deux jeunes
» gens d'une grande beauté qui voyageaient
» dans ces contrées, ils ont vu votre portrait,
» et l'un d'eux a pensé expirer en le voyant,
» tant Vénus a pris plaisir à verser sur vous
» ses bienfaits. Qui sont ces étrangers, dit
» Callirrhoé toute troublée ? D'où venaient-
» ils, et quels discours vous ont-ils tenus ? »
La prêtresse ne lui put rien apprendre de positif. Cependant Callirrhoé ne douta point que celui des deux qui s'était trouvé mal ne fût son premier époux, parce que l'on se persuade aisément ce que l'on desire. Cherea est dans ces cantons, dit-elle tout bas à Plangone : Nous tâcherons en secret de le découvrir.

Elles sortirent du temple, et Callirrhoé redit à Denys ce qu'elle avait appris de la prêtresse, dans l'idée qu'il pourrait l'aider dans sa recherche. Denys était bien loin

d'imaginer que ce fût Cherea ; mais craignait que ce ne fût quelqu'un qui cherchât à séduire sa femme. Il fit venir Foca, et lui manda qui étaient ces jeunes gens, d'où ils venaient, et s'ils étaient riches et bien faits. Foca voulait d'abord dissimuler ce qui s'était passé ; mais enfin, il découvrit à Denys que c'était Cherea lui même, et lui fit connaître l'intention dans laquelle il était venu, et la manière dont les barbares l'en avaient débarrassé.

Denys donna ordre à Foca de répandre ce qui était arrivé, lui recommandant néanmoins de cacher la part qu'il y avait, et de ne point dire qu'il s'était sauvé quelqu'un de l'équipage. Son dessein était que cette nouvelle parvînt jusqu'à Callirrhoé, et lui fît perdre toute espérance de revoir Cherea. Cet artifice réussit : Callirrhoé ayant interrogé les gens du lieu, ils lui assurèrent unaniment d'après la leçon que Foca leur avait faite,

que les barbares avaient brûlé le vaisseau Grec pendant la nuit, et que le lendemain on avait vu les cadavres flotter sur la mer.

Denys ne voulut point dans ces circonstances se présenter devant Callirrhoé, de peur de lui être importun, s'il l'empêchaît de se livrer à son affliction. Elle passa tout le jour et une partie de la nuit à verser des larmes. S'étant enfin endormie, elle crut voir les barbares mettre le feu au vaisseau; elle le vit consumer, et il lui semblait donner elle-même du secours à Cherea. Denys, qui tout à la fois craignait que la douleur n'altérât sa beauté, et desirait qu'elle regardât Cherea comme entièrement perdu pour elle, crut devoir lui donner une preuve de son amour et de la noblesse de ses sentimens. « Levez-vous, mon épouse, lui dit-il un » jour, et rendons les derniers honneurs à » un homme que la part que je prends à » votre tristesse me fait plaindre. Vos regrets » le

» le rappellent en vain; pourquoi s'attacher à » une chose impossible, et en négliger une » nécessaire ? Imaginez voir devant vous » celui que vous regrettez, et l'entendre » vous dire : Hâtez-vous de m'ensevelir, » afin que je puisse entrer dans le royaume » de Pluton. Nous ne pouvons, il est vrai, » retrouver son corps, mais c'est un usage » antique et sacré parmi les Grecs de donner » la sépulture à ceux mêmes que l'on ne re- » trouve point. »

La consolation de rendre à Cherea les derniers devoirs adoucit un peu la douleur de Callirrhoé, et elle ne songea plus qu'à choisir le lieu où on lui érigerait un tombeau. Elle voulait le faire élever près du temple de Vénus; mais Denys qui portait envie à Chérea de cette marque d'amour, l'en détourna. « C'est à Milet, lui dit-il, qu'il faut » placer son tombeau. Il aborde souvent » des Syracusains dans cette ville; ils le

» verront, et cette marque d'attachement
» vous fera honneur parmi vos concitoyens. »

Callirrhoé y consentit, et ils se rendirent à Milet, où ils firent les funérailles de Cherea : elles furent magnifiques, et presque toute l'Ionie y accourut. Mithridate, satrape de Carie, et Pharnace, satrape de Lydie, s'y trouvèrent, sous prétexte de faire honneur à Denys, mais en effet pour voir Callirrhoé, dont la beauté était devenue célèbre dans toute l'Asie.

Tandis que Callirrhoé rendait à Milet les derniers devoirs à Cherea, il était en Carie, où, traînant une chaîne aux pieds, il labourait la terre. La fatigue, le mauvais traitement, et, plus que tout cela, les peines que l'amour lui faisait souffrir, altéraient sa santé. C'était fait de lui, et il eût succombé à ses malheurs sans Policarme. Ce tendre ami, qui avait été vendu au même maître, voyant qu'on maltraitait Cherea, parce qu'il ne pouvait tra-

vailler, dit un jour à celui qui avait l'inspection des esclaves : « Donnez-nous un lieu » séparé, afin que nous n'ayions pas à rendre » compte de la paresse des autres, et nous » vous le livrerons labouré dans le tems » prescrit. » L'intendant y consentit : Policarme qui était robuste, et que l'amour ne tourmentait point, travaillait pour Cherea et pour lui, et par-là rendait la vie plus douce à son ami.

Mithridate, leur maître, revint en Carie. Il s'était, comme nous l'avons dit, trouvé à Milet aux obsèques de Cherea, et il y avait vu Callirrhoé. L'amour qu'il avait conçu pour elle fit naître de nouveaux incidents.

Quelques-uns des esclaves, qui étaient liés à la même chaîne que lui, ayant rompu leurs fers pendant la nuit, tuèrent celui qui veillait sur eux, et tentèrent de s'enfuir. Les chiens qui gardaient la prison, les ayant

fait découvrir par leur aboiements, ils furent repris, et Mithridate, à qui l'on rapporta ce qui s'était passé, donna ordre, sans les entendre, de mettre en croix tous les esclaves qui étaient de cette chaîne.

Cherea se vit traîner comme les autres au supplice, et y allait en silence; mais Policarme ne put s'empêcher de s'écrier: » O Callirrhoé! c'est pour vous que nous » souffrons toutes ces choses. » Celui qui les conduisait au gibet, crut que cette Callirrhoé était une femme qui avait trempé dans le complot; et, afin qu'elle fût aussi punie, il fit détacher de la chaîne Policarme, et le mena à Mithridate.

Le satrape était pour lors dans son jardin, où il s'occupait de Callirrhoé. Le plaisir qu'il prenait à y rêver, lui fit supporter impatiemment qu'on vînt le distraire. « Pourquoi viens-tu me troubler, dit-il à son intendant? Seigneur, répondit celui-ci, j'ai

» découvert la source du meurtre qui a été
» commis, et cet homme connaît la femme
» qui en est cause. » Parle, dit Mithridate
à Policarme, nomme la malheureuse qui
est votre complice. Policarme ayant répondu
qu'il n'en avait point, et qu'il était même
innocent du meurtre que l'on avait commis,
Mithridate ordonna qu'on le mît à la torture.
Un de ceux qui était chargé de l'exécution
le saisit, et lui dit : « Comment s'appelle la
» femme que tu as déclaré être cause de ton
» supplice? Callirrhoé, répondit Policarme. »
Mithridate ayant entendu ce nom, fut frappé
de sa ressemblance avec celui de la beauté
qu'il avait vue à Milet, et, dans la crainte
d'être obligé de punir celle qui portait le nom
d'une personne qui lui était si chère, il ne
voulait en faire aucune recherche. Ses amis
l'y exhortèrent cependant, et il donna ordre
que l'on fît venir Callirrhoé.

On demanda donc à Policarme quelle était

cette femme, et où il fallait l'aller chercher. « Pourquoi me tourmentez-vous en vain, » leur répondit-il, pour savoir où prendre » une personne qui n'est point ici? Celle » dont j'ai parlé est Callirrhoé, fille d'Her- » mocrate, préteur de Syracuse. » Mithridate rougit à ces mots; une sueur froide s'empara de tout son corps, et des pleurs s'échappèrent malgré lui de ses yeux. « Qu'a » de commun, dit-il enfin, avec toi cette » Callirrhoé, et pourquoi la nommer au » moment où tu vas mourir? Seigneur, re- » prit Policarme, l'histoire en serait trop » longue, et il ne me servirait de rien de » la raconter: laissez-moi donc aller au sup- » plice; je crains que mon ami ne soit déja » plus: ne me refusez pas la grace de nous » laisser mourir ensemble. »

Aux sentiments d'amitié que faisait paraître Policarme, tous ceux qui étaient présents ne purent retenir leurs larmes. Mithridate

le rassura et l'engagea à lui dire qui il était, d'où et comment il était venu en Carie? Policarme le satisfit sur toutes ces questions, et lui raconta tout ce qui leur était arrivé à son ami et à lui, avant qu'ils quittassent Syracuse, et depuis qu'ils en étaient sortis. Il n'avait point encore nommé son ami, que Mithridate s'écria : « C'est de Cherea que tu » veux parler. Oui, dit Policarme, c'est » ainsi que s'appelle mon ami. Je vous en » conjure de nouveau, souffrez que nous » mourions ensemble. »

Mithridate dépêcha tous ceux qui étaient autour de lui vers Cherea. Les autres esclaves étaient déja morts lorsqu'ils arrivèrent, et Cherea allait être mis en croix. Ils le firent relâcher et le conduisirent à Mithridate, qui vint au-devant de lui. « Mon frère et mon » ami, lui dit-il en l'embrassant, vous avez » pensé, par votre silence obstiné, me faire » commettre une action dont j'aurais été au

» désespoir. » Il donna ordre sur le champ de le conduire au bain avec Policarme, et de les revêtir de riches habits.

Vers la fin du repas auquel il les fit ensuite inviter, et qui fut somptueux, il apprit à Cherea que Callirrhoé avait épousé Denys, et qu'elle en avait un fils. « Faites-moi » reconduire au supplice, lui dit, à cette » nouvelle, Cherea, se jetant à ses pieds. » Après ce que je viens d'apprendre, la vie » est pour moi le plus cruel tourment. » Ses plaintes attendrirent tous ceux qui en étaient témoins, et le chagrin prit la place de l'alégresse.

Il voulait partir sur le champ, et aller à Milet redemander à Denys Callirrhoé, persuadé que dès qu'elle le verrait, elle romprait son nouvel engagement. Mithridate s'y opposa, et lui fit sentir le danger d'une pareille démarche. « Qui aurez-vous pour vous sou» tenir dans votre demande, lui dit-il ? Ni

» Hermocrate, ni moi, ne serons à Milet » pour vous secourir. Qui sait si l'on ne » vous contestera point que vous soyiez » Cherea ? et, quand on vous reconnaîtrait » pour ce que vous êtes, vous n'en courrez » peut-être que plus de danger. Mon avis » est que vous écriviez à Callirrhoé, et que » vous commenciez par vous assurer si elle » veut abandonner Denys pour vous suivre. » Allez écrire, je me charge de lui faire tenir » votre lettre. »

Le conseil de Mithridate était sensé; mais l'intérêt qu'il prenait à Cherea ne l'ayait pas seul dicté. Il adorait Callirrhoé, et il saisissait avec plaisir une occasion de lui être agréable en lui procurant des nouvelles de son premier mari. Il espérait d'ailleurs que dans la dispute qui allait s'élever entre Denys et Cherea, il pourrait bien se faire que Callirrhoé se décidât pour un troisième, par cette légéreté naturelle en amour;

et il lui importait d'être bien dans son esprit.

La lettre qu'écrivit Cherea était conçue en ces termes :

CHEREA A CALLIRRHOÉ;

SALUT.

« JE vis, et j'en suis redevable à Mithri-
» date, qui est mon bienfaiteur, et que
» vous regarderez, à ce que j'espère, comme
» le vôtre. Les barbares ont brûlé cette fa-
» meuse capitane que montait autrefois votre
» père, et sur laquelle la ville avait envoyé
» des ambassadeurs pour vous réclamer. Je
» ne sais ce que sont devenus mes compa-
» gnons de voyage, depuis qu'on nous a
» vendus en Carie : pour Policarme et moi,
» l'humanité de notre maître nous a sauvé
» la vie, lorsque nous étions sur le point de
» la perdre. Mais si Mithridate a usé de toute

» sorte de bontés envers moi, il m'a fait en » mêmetems une peine à laquelle rien ne peut » se comparer, en m'apprenant votre nouvel » hymen. Soumis en naissant à tous les malheurs attachés à la condition de l'homme, » il était naturel sans doute que je m'attendisse à mourir ; mais j'étais bien éloigné » de penser qu'un jour j'apprendrais que » vous seriez remariée. Changez de sentiments, je vous en conjure. Cette lettre est » trempée de mes larmes, et couverte de » mes baisers. Je suis ce Cherea que vous » avez vu pour la première fois dans le » temple de Vénus; souvenez-vous de notre » lit nuptial, et de cette nuit où nous nous » donnâmes l'un à l'autre les prémices de » notre amour. Si la jalousie m'a rendu coupable, c'est un sentiment naturel à ceux » qui aiment; je suis assez puni de l'avoir » écouté. J'ai été vendu, j'ai vécu dans l'esclavage, je me suis vu chargé de chaînes.

» Effacez de votre cœur l'outrage que j'ai
» pu vous faire. Dans l'instant où j'allais être
» mis en croix, il ne m'est point échappé
» la moindre plainte contre vous. S'il vous
» souvient encore de Cherea, je compte
» pour rien tout ce que j'ai souffert; si
» vous m'avez oublié, vous prononcez ma
» mort. »

Mithridate chargea de cette lettre Hygen, le plus fidèle de ses esclaves, et s'ouvrit à lui sur sa passion. Il écrivit de son côté à Callirhoé : il lui marquait que c'était à sa considération qu'il avait sauvé Cherea, l'exhortait à retourner à son premier mari, et lui promettait de prendre les armes pour faciliter leur réunion, si elle la desirait.

Hygen emmena avec lui trois autres esclaves chargés de dons précieux, et d'une somme d'argent considérable. Pour ôter tout soupçon, il eut ordre de leur dire que Mithridate envoyait ces présents à Denys. Son

maître lui enjoignit encore, lorsqu'il serait arrivé à Priène, d'y laisser les autres esclaves, et de se rendre seul à Milet, pour y préparer les moyens de faire réussir son message.

Hygen exécuta ces ordres : mais l'affaire tourna autrement que Mithridate ne l'espérait. Les esclaves qu'Hygen avait laissé à Priène, y vivaient dans le faste ; et comme leurs manières ne répondaient pas à leur opulence, le commandant de la ville les prit pour des voleurs, ou tout au moins pour des esclaves fugitifs. Il se rendit chez eux, y fit une perquisition, et trouva une prodigieuse quantité d'or, avec un assortiment précieux de bijoux de femmes. Interrogés d'où ils tenaient ces richesses, ils répondirent que c'étaient des présents qu'envoyait à Denys Mithridate, préfet de Carie, et lui remirent les lettres. Comme elles étaient cachetées, le préteur n'osa les ouvrir, et

adressa le tout à Denys, auquel il fit aussi conduire les esclaves.

Denys était à table, lorsqu'on lui remit, de la part de Bias, préteur de Priène, les présents de Mithridate. Il les contemplait avec plaisir; mais lorsqu'il vint à ouvrir les lettres, et qu'il lut ces mots : *Cherea à Callirrhoé..... Je vis.....* Il n'eut pas la force d'achever; il serra la lettre, et se leva de table.

Mille passions différentes vinrent l'agiter. Il ne pouvait croire que Cherea vécût, parce qu'il desirait qu'il fût mort; et l'idée à laquelle il s'arrêta, fut que c'était un artifice de Mithridate, qui cherchait à lui enlever sa femme.

Il fit observer de plus près Callirrhoé, afin qu'on ne lui remît aucune lettre, et ne songea plus qu'aux moyens de se venger du séducteur. Pharnace, préfet de Lidie, le plus puissant des satrapes de l'Asie mineure, se

trouvait par hasard à Milet : ce fut à lui que Denys s'adressa. Comme ils étaient amis, il le prit en particulier, et lui dit : « Je vous » supplie, Seigneur, d'embrasser vos intérêts et les miens. Mithridate, le plus méchant de tous les hommes, et qui ne vous » voit que d'un œil d'envie, après avoir » contracté avec moi l'hospitalité, cherche » à troubler mon union ; il vient d'envoyer » des présents et une lettre à ma femme « pour la corrompre. » Alors il lui montra la lettre.

Pharnace se prêta d'autant plus volontiers à la vengeance de Denys, qu'il avait de fréquents démêlés avec Mithridate, et que d'ailleurs il était lui-même amoureux de Callirrhoé. Il promit donc à Denys de le servir ; il écrivit à Artaxerxe pour lui porter des plaintes contre Mithridate.

Artaxerxe, après avoir lu la lettre de Pharnace, assembla son conseil. Les avis furent

partagés : les uns voulaient que le roi sévît contre Mithridate, les autres ne croyaient point qu'il fût à propos de déposséder légèrement un homme d'une probité reconnue. Il n'y eut rien de décidé.

L'amour entrait pour quelque chose dans l'indécision d'Artaxerxe. Il avait entendu parler de la beauté de Callirrhoé, et il avait envie de la voir. Il est vrai que Pharnace ne la nommait point dans sa lettre; mais le roi imaginait que ce pouvait bien être d'elle qu'il s'agissait. Il se détermina, d'après cette idée, à mander la beauté que l'on avait voulu séduire. Il écrivit donc à Pharnace qu'il eût à faire partir Denys de Milet; il écrivit en même tems, à Mithridate, qu'on l'accusait d'avoir voulu corrompre la femme de Denys, et qu'il lui ordonnait de se rendre à la Cour pour se justifier.

Cette accusation surprit Mithridate, qui ne pouvait en deviner la cause. Le retour d'Hygen

d'Hygen, qui lui apprit ce qui était arrivé aux esclaves, augmenta le trouble où il était. Son premier mouvement fut de ne point obéir au roi, d'entrer à main armée dans Milet, de tuer Denys, et d'enlever Callirrhoé. « Puis-je savoir, disait-il, le sort » que me prépare la calomnie ? pourquoi re- » mettre au pouvoir d'autrui les deux choses » qui doivent m'être les plus chères, mon » amour et mon autorité ? Il ne peut rien » m'arriver de plus terrible, quand je suc- » comberais dans mon entreprise. »

Tandis qu'il était dans cette perplexité, il apprit que Denys était parti de Milet, et qu'il emmenait avec lui Callirrhoé. Cette nouvelle le détermina à se soumettre aux ordres d'Artaxerxe. Ils lui offraient un moyen de revoir Callirrhoé, et l'idée de jouir de ce plaisir, ne lui permettait plus de voir aucun danger. D'ailleurs il emmenait avec lui Policarme et Cherea, qui seraient en état

de le justifier. Il partit donc avec eux pour Babylone.

Denys avait caché à sa femme le sujet de son voyage, dans la crainte de l'attrister, et de lui réveiller l'idée de Cherea. C'était, à ce qu'il lui avait dit, pour le consulter sur les affaires d'Ionie, que le roi l'avait mandé.

La situation de son ame était bien différente de celle de Mithridate. Celui-ci s'enivrait d'avance du plaisir de revoir Callirrhoé. Denys au contraire commençait déja à se repentir de sa vengeance. Il imaginait avoir autant de rivaux à craindre qu'il y aurait de gens qui verraient Callirrhoé, et s'il craignait la passion de Mithridate, il ne redoutait pas moins le cœur de celui qui devait prononcer entr'eux.

Mithridate arriva le premier. Le satrape obtint de Cherea qu'il ne se ferait voir qu'au moment du jugement, afin que sa présence

inopinée fît plus d'effet. Denys de son côté n'avait pas moins d'attention à tenir sa femme cachée, mais par d'autres motifs.

Le jour étant venu où l'affaire devait se décider, les parties parurent devant Artaxerxe. C'était à Denys à accuser son adversaire; Mithridate ne lui en donna pas le tems. « Seigneur, dit-il au roi, je ne prétends » point renverser l'ordre des choses en par- » lant le premier. Ce n'est pas non plus pour » me défendre que je romps le silence; c'est » pour demander que tous ceux qui ont quel- » que part à cette affaire, soient ici présents. » Vous avez cru, Seigneur, qu'il était né- » cessaire que Callirrhoé parût; qu'elle pa- » raisse. Pourquoi Denys cache-t-il le sujet » de l'accusation qu'on m'intente? Callir- » rhoé, répondit Denys, n'est ni accusatrice » ni accusée. Si elle avait été séduite, il » faudrait, comme coupable, qu'elle parût; » mais elle n'a aucune part aux embûches

» qui lui ont été dressées. Elle ne peut servir » ici du moindre témoignage, et il n'est » d'aucune nécessité qu'elle se montre dans » une affaire où elle n'est pour rien. »

Les raisons de Denys étaient judicieuses; on n'y eut cependant aucun égard, parce que tous ceux qui se trouvaient dans l'assemblée desiraient ardemment de voir Callirrhoé; il fut ordonné qu'elle se présenterait. Il n'y eut plus moyen d'user de déguisement, et Denys, qui lui avait dissimulé jusqu'alors le véritable sujet de son voyage à Babylone, se vit forcé de le lui révéler.

Les yeux de Callirrhoé se remplirent de larmes au nom de Cherea. Elle sentit aussi la douleur la plus vive d'être obligée de paraître en jugement. « Il manquait, dit-elle, » à mes malheurs cette dernière infortune. » Me voici devenue la fable de l'Asie. De » quel œil verrai-je celui qui doit prononcer, » et quel discours faut-il que je me prépare

» à entendre ? Malheureuse beauté ! ne m'as-
» tu donc été donnée que pour être l'objet
» de la calomnie ? C'esr la fille d'Hermocrate
» qui est appelée en jugemenr, et elle n'a
» pas son père pour l'y assister ! »

Elle passa le jour à s'affliger, et la nuit suivante elle eur un songe où il lui semblait être à Syracuse; elle entrait dans le temple de Vénus, elle rencontrait Cherea, elle l'épousait; la ville était ornée de fleurs, et ses parents la conduisaient à la maison de son époux. Lorsqu'elle était sur le point d'embrasser Cherea, elle s'éveilla. Denys érait déja levé. Callirrhoé appela Plangone, et se fir habiller : un certain pressentiment de ce qui devait lui arriver, avait répandu un air de gaieté sur son visage; et Plangone, à qui elle raconta le songe qu'elle avait eu, tâcha de lui en faire prendre un bon augure.

Toute l'assemblée fut saisie d'admiration

lorsqu'elle parut. Mithridate, entr'autres, sentit tout le pouvoir de ses charmes, et si c'eût été à lui à parler le premier, il lui eût été impossible de le faire. Denys commença.

« Je suis, dit-il, le mari de Callirrhoé.
» Elle n'était point enfant lorsque je l'ai
» épousée, mais veuve d'un nommé Cherea,
» mort il y a quelque tems, et dont le tom-
» beau se voit à Milet. J'ai reçu Mithridate
» chez moi comme mon hôte, il a vu ma
» femme, et a tâché de la séduire. Il a sup-
» posé, pour y réussir, que Cherea son pre-
» mier mari vivait, et a chargé ses esclaves
» de remettre à Callirrhoé une prétendue
» lettre écrite par cet époux. Les dieux ont
» voulu que son dessein ait été découvert,
» et Bias préteur de Priène, m'a fait tenir
» la lettre. Voilà, Seigneur, sur quoi vous
» avez à juger. Mithridate ne peut éluder les
» preuves que j'apporte, et il est de toute
» nécessité, ou que Cherea soit vivant, ou

» que celui que j'accuse couvienne qu'il est
» un adultère. Il ne peut pas même dire qu'il
» ignorait la mort de Cherea, puisque c'est
» en sa présence que nous lui avons élevé un
» tombeau à Milet. » Denys, en disant ces paroles, donna à lire au roi la lettre que Mithridate avait voulu faire tenir à Callirrhoé.

L'indignation qui parut sur le visage d'Artaxerxe ne déconcerta point Mithridate. Il prit la parole. « Seigneur, dit-il, vous êtes
» trop juste pour vouloir me condamner sans
» m'entendre. Ce n'est point d'un crime
» commis, mais d'un crime à commettre que
» Denys m'accuse : quelles preuves donne-t-il
» de mon intention ? Une lettre : mais ne
» puis-je pas dire que ce n'est point moi qui
» l'ai écrite ? C'est Cherea qui fait des tentatives pour avoir Callirrhoé ; qu'il accuse
» Cherea d'adultère. Que Denys ne dise pas
» que Cherea est mort, et que je me sers
» de son nom pour séduire sa femme ; cette

» chicane qu'il me ferait ne lui pourrait être
» que nuisible. Je le déclare, Denys, je suis
» votre hôte et votre ami : reconnaissez que
» c'est mal-à-propos que vous m'avez accusé;
» c'est un conseil que je crois devoir vous
» donner; si vous ne le suivez point, soyez
» sûr de vous en repentir, et que vous pro-
» noncerez contre vous. Je vous le dis
» d'avance, vous perdrez Callirrhoé, et l'on
» verra que ce n'est pas moi, mais vous qui
» êtes l'adultère. »

Denys poursuivit avec encore plus de chaleur son accusation. Alors Mithridate fit paraître Cherea. *Tu vis, Cherea*, s'écria Callirrhoé, dès qu'elle l'apperçut : elle voulut voler dans ses bras; Denys l'arrêta, et, se mettant entr'eux, les empêcha de s'embrasser.

On ne saurait peindre tous les mouvements que fit naître une pareille scène dans l'ame des spectateurs. L'alégresse, l'étonnement, la compassion et la défiance se peignirent

sur tous les visages. Les uns étaient enchantés du bonheur de Chereą, les autres félicitaient Mithridate, d'autres enfin plaignaient Denys : tous étaient dans l'incertitude sur Callirrhoé.

La vue de celle qu'ils aimaient, enflammant les deux rivaux, ils en seraient venus aux mains, si la présence du roi ne les eût contenus. « Je suis le premier mari, disait Cherea.
» Je suis le plus constant, répondait Denys.
» Tu n'es pas digne de la fille d'Hermocrate,
» reprenait le premier. J'en suis plus digne
» que toi qui n'es qu'un esclave de Mithri-
» date, reprenait celui-ci. Tu retiens la
» femme d'un autre, continuait Cherea, tu
» es un adultère. Tu as tué la tienne répli-
» quait Denys, tu es un homicide.

Tous ceux qui étaient présents écoutaient cette dispute avec un certain plaisir. Pour Callirrhoé, qui aimait Cherea, et qui rougissait de la liaison qu'elle avait avec Denys,

elle tenait ses yeux baissés vers la terre, et soupitait.

Le roi fit enfin cesser leur débat. « C'est » à moi, dit-il, à prendre soin de la fille » d'Hermocrate, qui a vaincu les Athéniens, » ennemis de mon empire. Je renvoie à cinq » jours la décision de cette affaire; que Denys » et Cherea remettenr à ce tems à exposer » leurs prétentions. »

Comme il n'étair pas juste qu'une femme que deux maris se dispuraienr, restât avec aucun des deux, Artaxerxe ordonna que Callirrhoé fût remise entre les mains de sa femme Statira, et la lui fit conduire par des eunuques. Statira, qui n'était point prévenue de son arrivée, crut, en la voyanr paraître, que c'était Vénus, déesse pour laquelle elle avait une secrette vénération. Elle se leva donc du lit où elle était couchée; mais Callirrhoé s'inclina devant elle. L'eunuque ayant appris à la reine qui elle était, et lui ayant

dit que le roi la lui donnait en garde, Statira en fut charmée. « Ma fille, lui dit-elle, » soyez sans inquiétude ; Artaxerxe est un » prince juste, et vous aurez le mari que » vous desirez. Allez vous reposer et re- » prendre votre première tranquillité. » Ces paroles firent plaisir à Callirrhoé, qui souhaitait de se trouver seule. Toutes les dames du palais coururent chez la reine, dans l'espoir d'y trouver Callirrhoé, mais Statira ne voulut point permettre que l'on troublât son repos.

Cet empressement à la voir ne fit qu'augmenter, et Artaxerxe lui-même venait plus souvent que de coutume à l'appartement des femmes, sous prétexte de visiter Statira, mais en effet pour voir la belle Syracusaine. L'Amour l'avait blessé ; il voulait en vain se déguiser sa passion.

Denys et Cherea n'étaient point dans un état plus tranquille. Ils ne pouvaient ni l'un

l'autre voir Callirrhoé, et l'incertitude où ils se trouvaient sur ses véritables sentiments, redoublait leur crainte.

Cette aventure était le sujet de toutes les conversations. Ceux qui prenaient intérêt à Cherea disaient : « Il est le premier mari ; » il l'a épousée dans sa jeunesse, et dans un » tems où il en était aimé. Denys ne l'a ni » achetée, ni épousée : ce sont des brigands » qui l'ont vendue, et il n'est point permis » d'acheter une personne libre. » Ceux qui voulaient du bien à Denys, disaient d'un autre côté : « Il l'a retirée des mains des » voleurs, au milieu desquels sa vie n'était » point en sûreté : il l'a d'abord sauvée, et » ensuite il l'a épousée. Cherea, au contraire, » l'a d'abord épousée, et lui a ensuite donné » la mort. » C'était ainsi que parlaient les hommes. Les femmes raisonnaient à leur tour, et donnaient des conseils à Callirrhoé, comme si elle eût été présente : l'une voulait

qu'elle tînt ses premiers engagements, l'autre qu'elle restât attachée à son bienfaiteur, de qui elle avait eu un fils.

Si tout le monde attendait avec impatience la décision de cette affaire, la reine souhaitait encore plus que personne qu'elle fût terminée. La beauté de Callirrhoé commençait à lui donner de l'ombrage, et les fréquentes visites du roi ne servaient pas à diminuer ses craintes. Elle l'avait surpris plus d'une fois les yeux tournés sur Callirrhoé, où ils semblaient fixés par un mouvement naturel.

La veille de ce jour si attendu arriva enfin, et Artaxerxe ne put dormir de la nuit. La perte prochaine de Callirrhoé lui découvrit combien il lui était attaché. « Pourquoi, » dit-il, ai-je assigné un terme si court, » et que ferai-je demain? Soit pour Milet, » soit pour Syracuse, je verrai partir Callir» rhoé! Il ne me reste donc plus qu'une

» heure à la voir, et, cette heure passée, » un de mes esclaves sera plus heureux que » moi ! mais ne m'est-il pas permis de reculer » une décision, dont l'idée seule déchire » mon cœur ? » Artaxerxe s'étant arrêté à cette résolution, appela, dès qu'il fut jour, l'eunuque Artaxate. « Les dieux du pays me » sont apparus cette nuit, lui dit-il, et » m'ont demandé un sacrifice. Va, et or- » donne de ma part une fête de quarante » jours par toute l'Asie, et que toutes les » affaires cessent pendant ce tems. »

Cette fête, qui répandit la joie de toutes parts, causa la plus mortelle douleur à Denys, à Cherea, à Callirrhoé. L'Amour qui éclairait les deux prétendans, leur fit voir qu'ils avaient un nouveau rival, d'autant plus à craindre, qu'il était tout-puissant. Si ce rival causait leur chagrin, il n'en était pas plus heureux. Rien ne pouvait appaiser le feu qui le dévorait, et qui s'accroissait encore

dans le silence. Il fut enfin forcé de le rompre, et ce fut à Artaxate qu'il confia le secret de ses feux. « Qui peut vous arrêter, » Seigneur, lui dit un jour cet eunuque ? » Callirrhoé n'est point mariée, et c'est une » veuve que vous aimez : Tant qu'elle n'aura » point d'époux, il n'y aura personne qui » puisse se plaindre que vous lui faites in- » jure, ni qui ait droit de condamner vos » goûts. Vous cherchez un remède à la vio- » lence de vos desirs ; il n'en est point d'autre » que de les satisfaire : pourquoi tarder plus » long-tems ? Va, lui dit Artaxerxe, et amène- » moi Callirrhoé ; mais que ce soit de son » plein gré qu'elle vienne, et songe que, » si je consens que tu la persuades, je ne » veux pas que tu la trompes. »

Artaxate se retira, ravi de se voir chargé d'une commission qu'il regardait comme un chemin à la plus haute fortune. Il pensait en eunuque, c'est-à-dire, en homme vil, en

esclave; il ne connaissait point le caractère plein de liberté des Grecs, ni l'amour de Callirrhoé pour son mari; il ne douta donc pas un instant d'une prompte réussite.

Ayant pris Callirrhoé en particulier : « Je » viens vous annoncer un grand bonheur, » lui dit-il, et j'espère vous trouver recon- » naissante de ce service. » Callirrhoé, qui croyait qu'on allait lui rendre Cherea, éprouva la plus vive satisfaction à ce discours, et promit à l'eunuque de le récompenser de la nouvelle qu'il lui apportait. Mais quand il se fut expliqué clairement, et qu'il lui eut fait connaître la passion d'Artaxerxe, sa tristesse fut égale à la joie qu'elle avait ressentie.

Son premier mouvement fut de marquer à Artaxate son indignation; mais elle crut devoir dissimuler. « Je ne suis pas assez » insensée, lui répondit-elle, pour me croire » digne du roi des Perses. Ne lui parlez

» donc

» donc plus de moi, je vous en conjure, de » peur qu'il ne soit un jour indigné contre » vous d'avoir voulu captiver le maître du » monde sous les loix d'une esclave de Denys. » Je m'étonne qu'un homme de jugement » comme vous, connaisse assez peu l'huma- » nité du roi, pour ne pas savoir qu'une in- » fortunée telle que je le suis, n'est point » l'objet de son amour, mais de sa compas- » sion. » Elle se retira à ces mots, et laissa l'eunuque d'autant plus surpris, que, dans un gouvernement aussi despotique que celui où il vivait, il n'imaginait point qu'il y eût quelque chose d'impossible, non seulement au roi, mais à lui-même qui n'en était que le ministre.

Il n'osa rendre compte de son mauvais succès à Artaxerxe; mais il ne se rebuta point, et ayant découvert l'amour de Callirrhoé pour Cherea, il se servit de ce moyen. « Prenez garde, lui dit-il, dans un second en-

» tretien qu'elle fut forcée d'avoir avec lui, » que vos refus ne coûtent la vie à Cherea ; » pensez-vous que le roi voie impunément » qu'on le méprise, et qu'on lui préfère un » esclave ? » Ces menaces n'ébranlèrent point Callirrhoé, mais elles l'effrayèrent, et elle se fut enfin livrée au désespoir, si la Fortune, qui jusqu'alors lui avait été contraire, n'eût cessé tout à coup de la persécuter.

Dans le tems où les poursuites d'Artaxerxe étaient les plus vives, on apprit que les Egyptiens, après avoir tué le satrape qui les commandait, avaient élu un roi de leur nation ; que ce nouveau prince était sorti de Memphis, et ravageait comme un torrent la Syrie et la Phénicie. Le mal avait besoin d'un prompt remède. Artaxerxe se vit obligé d'oublier son amour, et de se mettre à la tête de ses armées. Tous les satrapes qui étaient à Babylone devaient l'accompagner. Denys fut un des plus empressés à saisir cette occasion

de faire sa cour : il était brave, et d'ailleurs il espérait, s'il pouvait rendre quelque service important à Artaxerxe, faire pencher la balance en sa faveur dans l'affaire qui regardait Callirrhoé.

Il est de coutume chez les Perses, que le roi et les grands de la nation mènent avec eux, lorsqu'ils vont à la guerre, leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves, et tout ce qu'ils ont de plus précieux. Callirrhoé, qui était sous la garde de Statira, suivit donc le roi, et quitta Babylone. Elle se flattait que Cherea lui-même en serait sorti, qu'ils pourraient se rencontrer, et que la guerre apporterait peut-être quelque changement à leur sort.

Cependant Cherea, qui était resté à Babylone, et qui ignorait que Callirrhoé n'y fût plus, voyait avec plaisir, de son côté, le départ d'Artaxerxe, dans la douce idée qu'il trouverait plus facilement accès auprès de

celle qu'il adorait. Il se présenta plusieurs fois aux portes du palais, mais ce fut inutilement; tout était fermé, et l'on faisait la garde la plus exacte. Un esclave de Denys acheva de le désespérer, en lui disant que le roi avait chargé son maître de lui lever des troupes, et que ce prince, pour se l'attacher davantage, lui avait rendu Callirrhoé. L'intention de Denys, qui avait instruit cet esclave de ce qu'il devait dire, était d'éloigner Cherea, en lui faisant perdre toute espérance.

Dans la douleur que lui causa cette fausse nouvelle, Cherea se fût tué sans Policarme, qui l'en détourna. « Ami, lui dit celui-ci, je » ne blâme point votre désespoir, et, si vous » quittez la vie, je suis prêt à vous suivre; » mais que notre mort du moins contribue à » nous venger de l'injustice du roi. L'Egypte » est révoltée, la Phénicie est au pouvoir » des ennemis de cet empire, qui font des » courses dans la Syrie. Passons de leur

» côté et servons-nous de leurs forces pour » notre vengeance. »

Cherea applaudit à ce dessein; ils sortirent de Babylone, et, après avoir suivi quelque tems l'armée royale, ils se rendirent au camp des Egyptiens. Ils se firent conduire devant le roi, et Cherea lui dit : « Nous sommes » Grecs, nés à Syracuse, et de famille noble. » L'homme qui m'accompagne est mon ami, » et il est venu pour moi à Babylone : moi » j'y suis venu pour ma femme, qui est fille » d'Hermocrate. Il n'est pas possible que ce » nom vous soit inconnu, et que vous n'ayiez » point entendu parler de ce grand capitaine » qui a vaincu les Athéniens dans un combat » naval. Artaxerxe, continua Cherea, vient » d'en agir envers moi, de la manière la plus » tyrannique. » Il raconta là-dessus ce qui s'était passé, et finit par offrir ses services aux Egyptiens.

Le roi les accepta, et Cherea ne tarda point

à lui devenir cher par les belles actions qu'il fit. La ville de Tyr restait à soumettre dans la Phénicie, et il était dangereux de laisser derrière soi une place de cette importance ; mais aussi elle était si forte, qu'il n'y avait point d'espérance de l'emporter. Cherea, voyant qu'il était décidé qu'on ne l'assiégerait pas, demanda au roi la permission de faire une tentative sur cette place. Le roi la lui ayant accordée, il prit avec lui trois cents Grecs mercenaires qui se trouvaient dans l'armée, et, moitié par ruse, moitié par force, il se rendit maître de cette ville.

Artaxerxe, sur la nouvelle de la prise de Tyr, crut qu'il était de toute nécessité qu'il pressât sa marche. Il prit donc avec lui l'élite de ses troupes, et laissa sur les bords de l'Euphrate les vieillards, les femmes, et tout ce qui pouvait le retarder dans sa route. Il les fit mettre en sûreté dans l'isle d'Arado, qui est à trois cents stades du continent. Ce fut

là que se retira la reine avec toute sa cour. Cette espèce de fuite augmenta la douleur de Callirrhoé; il lui semblait qu'elle s'éloignait encore plus de Cherea : elle en fit ses plaintes à Vénus, dont il y avait un vieux temple dans cette isle.

Cependant l'Egyptien informé de l'approche d'Artaxerxe, qui était sur le point de l'attaquer par terre et par mer, fit appeler Cherea. « Il n'a pas été jusqu'à présent en mon pou» voir, lui dit-il, de reconnaître tes services; » mais le moment en est venu, et je te con» jure de conserver mes conquêtes comme si » elles étaient à toi : l'Egypte me suffit, et » je t'abandonne la Syrie. Songeons à pré» sent à nous défendre, et choisis de com» mander sur mer ou sur terre. » Cherea se mit à la tête de l'armée navale, dont l'Egyptien paraissait desirer qu'il se chargeât, et monta sur les vaisseaux avec ses trois cents Grecs. Sa retraite abattit le courage des sol-

dats de terre, et releva celui des soldats qui l'eurent pour chef. On combattit le même jour des deux côtés. L'Egyptien soutint quelque tems les efforts des Perses et des Médes; mais il fut enfin obligé de prendre la fuite. Denys, qui avait montré la plus grande valeur sous les yeux du roi, se mit à sa poursuite, le réduisit à se tuer lui-même sur le point d'être pris, et apporta sa tête à Artaxerxe.

Ce prince, transporté de joie, lui donna les marques de la plus vive satisfaction, et promit de lui remettre entre les mains Callirrhoé, comme le plus digne prix dont il pût payer ses services. Denys se prosterna devant Artaxerxe, et le remercia d'un don qu'il n'était plus au pouvoir de ce prince de lui faire.

Les Perses en effet ne furent pas aussi heureux sur mer que sur terre; Cherea remporta sur eux une victoire complette. Il fit voile,

par hasard, après l'action, vers l'isle d'Arado, et fit prisonniers tous ceux qui avaient choisi ce lieu pour asyle. Dans l'idée où il était que le roi avait rendu à Denys Callirrhoé, il était bien éloigné de la croire en son pouvoir, et l'ignorance de son bonheur lui eût peut-être fait perdre le fruit le plus doux de sa victoire, si Callirrhoé ne se fût elle-même découverte par sa douleur.

Elle n'avait garde, de son côté, de soupçonner que Cherea fût si près d'elle, et regardant comme le comble du malheur l'esclavage réel où la faisait tomber le sort des armes, elle avait protesté qu'elle se donnerait la mort, plutôt que de passer au pouvoir du vainqueur. Cette résolution désespérée, dont on fit le rapport à Cherea, lui donna la curiosité de voir une femme qui montrait tant de courage; il se rendit dans l'endroit où elle était. Il ne la reconnut point d'abord, parce qu'elle avait la tête voilée et penchée

vers la terre. Il s'approcha d'elle, et lui adressant la parole avec douleur, : « Qui que vous » soyiez, lui dit-il, prenez courage, il ne » vous sera fait aucune violence, et vous » aurez le mari que vous voudrez. » Callirrhoé, ayant reconnu son époux au son de sa voix, se découvrit le visage. Cherea! Callirrhoé! s'écrièrent-ils tous deux à la fois. Ils se regardent, ils s'embrassent; enivrés de leur bonheur, ils en doutent encore. *Est-ce bien toi, Cherea? Est-ce vous, Callirrhoé*, se demandent-ils l'un à l'autre? Le bruit se répand que l'amiral a retrouvé sa femme, et l'on court de tous côtés pour les voir.

Callirrhoé étant entrée avec Cherea dans le palais que le roi avait à Arado, selon la coutume des rois de Perse qui en ont dans toutes les villes, lui raconta comment elle était revenue à elle dans le tombeau, comment Téron l'avait enlevée, le voyage qu'il lui avait fait faire, et la manière dont elle

avait été vendue. Quand elle vint à son union avec Denys, elle se tut, et Cherea sentit des mouvements de jalousie : mais elle le consola, en lui exposant le songe qu'elle avait eu, et la nécessité cruelle où elle s'était trouvée pour sauver la vie à leur enfant.

Cherea, ayant appris dans la nuit que l'armée de terre avait été battue, ne jugea pas à propos d'attendre Artaxerxe, et s'étant rembarqué, cingla vers Chypre, sous prétexte de s'emparer de cette isle. De-là il se rendit à Paphos, où il fit part, d'abord aux chefs, ensuite aux soldats, de la défaite de leurs compagnons. Une partie de ceux qu'il commandait consentit à le suivre à Syracuse, et il ménagea aux autres un moyen de rentrer en grace auprès du roi, en renvoyant à ce prince, sous leur escorte, Statira, et toutes les personnes que l'on avait prises à Arado. Il remit à la reine une lettre pour Artaxerxe,

dans laquelle il se plaignait de ce que ce prince l'avait forcé à prendre les armes contre lui. Callirrhoé, croyant devoir quelque reconnaissance à Denys, pour les bons traitements qu'elle en avait reçus, chargea aussi quelqu'un d'une lettre pour lui. Elle tâchait de le consoler, et le suppliait d'envoyer son fils à Syracuse, pour y voir son père et ses ayeux.

Le retour de la reine à Arado remplit de joie Artaxerxe et toute sa cour : le seul Denys fut plongé dans la tristesse. La prière que lui faisait Callirrhoé de lui envoyer son fils, augmenta sa douleur. Il prit cet enfant entre ses bras, et l'y serrant avec tendresse : « Oui, mon fils, lui dit-il, tu iras trouver » ta mère, puisqu'elle l'ordonne, et moi je » vivrai dans la solitude. Je ne me plaindrai » point de mes maux ; c'est moi qui me les » suis attirés ; c'est ma malheureuse jalousie » qui m'a conduit à Babylone. »

Tandis que ces choses se passaient à Arado, Cherea faisait route vers Syracuse, il y arriva bientôt. Lorsqu'il fut à la vue du port, le nombre des vaisseaux qu'il conduisait avec lui, répandit l'alarme dans la ville. Hermocrate accourut pour les reconnaître. Cherea, voulant ménager à ses compatriotes le plaisir de la surprise, ne parut point, et chargea un Egyptien de répondre à ceux que le préteur avait envoyés. « Les navires que vous » voyez, leur dit cet homme, sont des mar- » chands Egyptiens qui apportent à Syracuse » des choses qui pourront plaire aux habi- » tans. » On leur ordonna de n'entrer que l'un après l'autre dans le port, dans la crainte de quelque trahison. Le vaisseau de Cherea entra le premier. Il avait fait dresser sur le pont un pavillon superbe, caché par des rideaux; ce qui tenait les esprits en suspens, et donnait lieu à mille conjectures. Le pavillon s'ouvrit tout-à-coup, et l'on vit sur un

lit de drap d'or, Callirrhoé, en habit de pourpre, couchée à côté de Cherea. Le ravissement que causa cette vue ne se peut décrire. Hermocrate et Ariston étaient transportés de joie; ils en répandaient des pleurs; ils embrassaient leurs enfans, inondaient leurs visages de leurs larmes, les embrassaient encore, et ne pouvaient les quitter; ils embrassaient leurs parents, leurs amis, ceux mêmes qu'ils ne connaissaient pas, et qui prenaient part à leur bonheur.

Le peuple en foule s'assembla autour des deux époux, qui ne purent refuser le récit de leurs aventures à la tendre curiosité de leurs concitoyens.

L'assemblée s'étant séparée, les autres vaisseaux entrèrent dans le port. Cherea fit distribuer des terres à ceux qui l'avaient suivi, et partagea avec eux les dépouilles des Perses. Pour Callirrhoé, elle se rendit au temple de Vénus, avant que d'entrer

dans la maison de son mari, et, se jetant aux pieds de la déesse, elle la pria de ne plus la séparer de Cherea. Denys leur envoya leur fils, et ce cher gage resserra de plus en plus les nœuds d'une union si belle : il fut l'amour et l'honneur de sa famille.

FIN.

LES

LES NETTURALES,

OU

LICÉRIDE,

FRAGMENT

TRADUIT DU LATIN.

LES NETTURALES,

OU

LICÉRIDE.

NÉRON fit élever un temple à Netturius, l'un de ses favoris, et lui fit rendre les honneurs divins. Ce Nettutius avait été simple soldat de la garde prétorienne; mais le talent qu'il avait pour les intrigues amoureuses, lui attira bientôt la bienveillance de son prince. Le nouveau favori ne jouit pas long-tems de sa faveur : ce qu'il avait fait pour la mériter, ce qu'il fut obligé de faire pour s'y maintenir, lui causa la mort. Ce fut pour se consoler de sa perte, que Néron institua les fêtes *Netturales*. Elles se célébraient tous les ans au mois de septembre, pendant la nuit et dans les ténèbres. Les dames Romaines y accouraient en foule. On supposait que ce dieu

lui-même venait les initier à ses mystères : au moins les prêtres du temple faisaient-ils leurs efforts pour le persuader. Néron et ses courtisans se mêlaient souvent parmi eux. Une indiscrétion de cet empereur donna lieu à l'abolition des fêtes. Il voulut connaître celles que la dévotion y entraînait. Il parut au milieu du temple, tenant à la main une lumière qu'il avait fait porter en secret par un de ses esclaves. Alors la supercherie des prêtres devint si évidente, qu'il ne fut plus possible aux dames d'en paraître plus long-tems les dupes. Jusques là il n'est pas surprenant qu'elles eussent donné dans une superstition de cette nature.

LICÉRIDE.

LICÉRIDE entra un jour brusquement dans ma chambre. L'égarement de ses yeux, la précipitation de ses mouvements, le désordre de sa chevelure et de ses habits, tout annonçait en elle un trouble et une agitation extraordinaire. J'étais encore au lit; elle s'assit près de moi, elle m'embrassait, elle voulait parler, mais elle était trop émue, et sa bouche ne rendait que des sons mal articulés. J'aime tendrement cette aimable enfant; je crus qu'elle venait d'essuyer quelque disgrace, j'essayai par mes caresses de lui rendre sa tranquillité; enfin, peu-à-peu elle se remit, et dès qu'elle eut recouvré l'usage de la parole : ah ! ma chère Leucosie, s'écria t-elle, qu'ai-je à vous apprendre ? Hier au coucher du soleil il m'a semblé voir Biblis, elle s'approche de moi d'un air mystérieux, elle m'en-

veloppe la tête d'un voile blanc, et m'ordonne de la suivre. J'obéis sans hésiter, vous savez quelle est ma confiance en cette femme, nous traversons la ville jusqu'aux Esquilies, nous entrons dans une rue étroite et détournée, alors le peu de jour qui nous avait éclairées jusques-là nous abandonne entièrement. Le silence qu'observait Biblis, l'ignorance des lieux, la nuit affreuse qui m'environnait, me pénétrait d'une terreur secrette dont je ne pouvais me défendre. Eh! où me conduisez-vous, ma chère Biblis, lui ai-je demandé? Elle ne me répond rien. Une porte s'ouvre, et nous descendons à tâtons dans un souterrain obscur, où conduisait un degré tortueux.

Imaginez-vous, ma chère Leucosie, de quelle frayeur j'étais pénétrée? Biblis, après m'avoir guidée quelque tems dans l'obscurité me quitte tout-à-coup. Vous êtes, me dit-elle, dans le temple d'un dieu, gardez-vous, quoi qu'il vous arrive, de troubler par vos

cris la célébration des mystères. En finissant ces mots, elle s'éloigne de moi.

La surprise me rendait immobile; je ne savais que penser. De quelle nature sont donc les mystères qui se célèbrent ici, me suis-je dit à moi-même? Pourquoi les couvrir d'une nuit si épaisse? Mais les dieux s'expliquent sur la manière dont ils veulent être adorés. Ce n'est pas à nous à pénétrer des secrets dont ils sont jaloux: il suffit de savoir que je suis dans leur temple. Sans doute on respecte ici l'innocence, et Biblis m'aime trop pour m'exposer à quelques périls.

Ces courtes réflexions m'ont tranquillisée. J'ai étendu les mains autour de moi pour m'assurer si je n'avais point de compagne de mon aventure à qui je pusse demander des éclaircissements, et j'ai prêté l'oreille avec attention pour entendre s'il ne se faisait pas quelque bruit qui servît à diriger mes pas.

Du sein du silence qui régnait autour de

moi, il s'échappait de tems en tems des soupirs, non de ces soupirs douloureux que nous arrache un sentiment amer, ils allaient jusqu'à mon cœur; mais ils y portaient moins la compassion qu'une certaine émotion douce qui faisait couler dans mes veines un feu subtil : j'éprouvais un sentiment inconnu, je tressaillais, j'étais hors de moi-même, je desirais, je craignais sans connaître l'objet de mes desirs et de ma crainte. Un petit bruit qui s'est fait entendre m'a forcé de redoubler mon attention : il était tel que celui que fait un pas léger et suspendu. Le bruit semble s'approcher de moi : dans le moment on prend une de mes mains. Vous connaissez ma timidité, ma chère Leucosie. Seule dans un lieu où tout me paraissait incompréhensible, quand j'ai senti qu'une main étrangère saisissait la mienne, ne devais-je pas crier? Néanmoins j'ai fait mes efforts pour m'en débarrasser. Pourquoi me fuyez-vous, char-

mante Licéride ? (me disait une voix basse, trop forte pour être la voix d'une femme, mais si sonore, si douce, si touchante, que ce ne pouvait être celle d'un mortel.) Pourquoi me fuyez-vous ? que craignez-vous de mes caresses et de mes transports ? Je suis le dieu que l'on révère en ces lieux. Eh ! que me servent l'encens, les victimes que l'on m'offre, les honneurs dont on m'accable, si je n'aspire qu'au bonheur d'être aimé de vous sans pouvoir y réussir ?

Vous êtes un dieu, ai-je repris encore plus effrayée ? Eh ! qu'exigez-vous de moi, hors le respect et la crainte ? De l'amour, a repris vivement la voix. Ah ! le respect et la crainte, s'ils sont faits pour moi, ce n'est pas de vous que je les exige, vous de qui dépend mon bonheur, vous dont la possession me flatterait mille fois plus que l'immortalité même. Arrêtez, aimable Licéride, ne troublez pas, par vos froideurs, la félicité d'un dieu qui

ne se servira de son pouvoir que pour vous rendre heureuse, si vous voulez l'être par son amour.

Jugez de mon embarras, ma chère Leucosie, que pouvait répondre une fille sans expérience à un dieu puissant qui la pressait? car je ne doute pas que ce ne soit un dieu. Il n'y a rien d'humain dans toute mon aventure. Vous croyez donc, ai-je répliqué, que je m'abuse ainsi sur le faible pouvoir de mes charmes ? Vous êtes un dieu, le cœur me le dit : jamais l'approche d'aucun mortel ne m'a occasionné le saisissement que j'éprouve; mais votre puissance m'alarme plus qu'elle ne me rassure. Qu'ai-je à prétendre, si je me livre à vos transports ? Jouet d'un goût passager, aujourd'hui l'objet de vos desirs, demain de votre indifférence, peut-être de vos mépris, si je consens à vous écouter, et que je prenne de l'amour, à quel affreux désespoir vais-je être livrée ? Ne sais-je

pas comme les dieux aiment, et les serments d'amour vous engagent-ils plus que les hommes ?

Ah ! m'a repondu la voix, ne jugez pas de mes sentiments par ceux des autres, ne me forcez pas à détester la grandeur suprême qui me ferme l'entrée de votre cœur. L'ardeur que je ressens, ma chère Licéride, n'eut jamais d'exemple ni dans les cieux, ni sur la terre ; demandez m'en des preuves. Eh ! que ne ferai-je pas pour m'assurer votre possession ? Oui, j'en jure par vos beautés, par les desirs vifs et pressans qui me transportent hors de moi-même, par les feux brûlans qui me ravissent et qui me dévorent ; vous seule pouvez faire mon bonheur, et si votre cœur se laissait aller à quelques mouvements de reconnaissance, la mienne n'aurait pas de bornes. Mais vous êtes muette, et mes transports, tout vifs qu'ils sont, ne sauraient même vous émouvoir. Ah ! destin cruel ! je n'avais

que trop prévu mon malheur. J'ai combattu jusqu'à ce jour pour ne pas vous montrer un amour inutile ; mais mon feu se déclare enfin vaincu par sa propre violence. Junon me favorise, c'est elle-même, qui, sous la figure de Biblis vous a conduite en ce lieu si favorable à ma flamme, en ce lieu qui pourrait être pour vous et pour moi le théatre du plaisir le plus pur, et où je ne sens qu'augmenter mon martyre. O ma déesse ! voyez l'état où vous réduisez mon cœur, et si le vôtre est fermé pour l'amour, qu'il s'ouvre du moins pour la pitié.

Le dieu, en tenant ce discours, insensiblement me tenait embrassée ; je ne songeais pas à me défendre : un baiser qu'il m'a donné m'a tirée de ma distraction. J'ai voulu m'échapper de ses bras, mais le feu de ses lèvres brûlantes avait déja passé dans mon ame. Je m'efforçais de me dérober à ses embrassements, et je ne trouvais de force que pour y répondre.

Enchanté d'un désordre qu'il augmentait encore par l'emportement de ses caresses, il m'a témoigné son ravissement par mille nouveaux baisers mêlés de nectar et d'ambrosie. Non, l'Amour lui-même ne saurait pas mieux les assaisonner. Je ne te le cacherai pas. Si les desirs de mon amant, contens de leurs progrès, eussent expiré sur mes lèvres, et ne se fussent pas portés plus loin, mes bras n'auraient fait des efforts que pour le retenir.

Mais hélas ! ses transports indiscrets m'ont bientôt rendue à moi-même. Cruel ! lui ai-je dit, (en recueillant ce qui me restait de forces pour me défendre et pour lui parler,) qu'osez-vous entreprendre ? Vous savez sans doute inspirer de la faiblesse, voudriez-vous en profiter pour me séduire ? Je suis innocente, vous êtes un dieu, respectez-moi, respectez-vous vous-même ; laissez-moi vous fuir.... Me fuir, ingrate, m'a-t-il répondu, quand je quitte les cieux pour vous ! Je ne vous ferai

pas valoir ce sacrifice : que ne puis-je vous en faire d'autres ! mais ne méritai-je pas de vous des sentiments plus doux ? Quelle est après vous la mortelle qui pourrait me les refuser ? Ah ! me suis-je écriée, contentez-vous de toute ma tendresse. Eh ! quelle autre vous aimerait mieux que moi ? j'en atteste les dieux que je crains ! Je ne ressentis jamais ce que je sens pour vous ; et c'est assez de vous dire que, dans le trouble où je suis, je n'ai pas trop de toute ma raison pour me défendre.

Vous m'aimez, Licéride, a repris mon amant ? O aveu qui m'enchante ! Vous m'aimez, redites-le-moi encore..... Vous m'aimez ?... Le dieu, emporté par l'excès de sa reconnaissance, m'a prodigué avec une nouvelle ardeur, les caresses que mes reproches avaient suspendues ; j'ai fait ce que j'ai pu pour lui résister ; mais hélas ! que pouvais-je faire ? C'est un dieu, je ne suis qu'une faible mortelle.

Comment vous les détaillerais-je, ma chère Leucosie, ces caresses si vives, ces protestations si tendres de mon amant? Charmante Licéride, me disait il, je vous aime. J'en jure par le Stix, je vous aimerai toujours; mais hélas! que deviendrais-je, si même dans des siècles reculés je venais à vous perdre? Quel supplice pour moi! jugez de mon désespoir par mes transports présents. Combien ne regretterais-je pas de ne pouvoir mourir avec vous? Il y va de mon repos, les dieux ne me refuseront pas cette grace, vous jouirez de l'immortalité dont vos appas vous ont rendue digne.

Comment? je serais immortelle, lui ai-je dit, comblée de joie. Ah! mon cher amant, je vous aimerai donc toujours.... Comme je prononçais ces mots, un bruit sourd s'est fait entendre, le dieu s'est dérobé de mes bras; je vous quitte, m'a-t-il dit, mais c'est pour vous revoir bientôt et vous revoir immortelle.

J'en vais parler à Jupiter, et dans le moment il s'est retiré.

Quelle séparation ! Ah ! que j'ai souffert, ma chère Leucosie ! Tous les plaisirs m'ont abandonnée avec mon amant ; ils n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux. L'horreur des ténèbres qui m'environnaient a redoublé, et pour mettre le comble à mon abattement, des remords se sont fait sentir, car, quelqu'innocente que je sois, je n'en ai pas pour lors été exempte. Sans doute la vertu se plaint toujours, quelque précaution qu'on ait prise pour la rassurer, et la pudeur s'alarme même de la jouissance des plaisirs permis.

Quoi qu'il en soit, maintenant je ne me reproche rien. Si je me suis livrée aux transports du dieu, ce n'est qu'à titre d'époux; j'ai pour garans de sa foi ses sermens, j'ai sa candeur et sa tendresse. Il m'avait à peine quittée, lorsqu'une voix inconnue m'a appellée

pellée par mon nom. Je me suis avancée du côté d'où elle venait; on m'a tendu la main, et je suis sortie du temple par la même porte par laquelle on m'y avait introduite.

Licéride finit ainsi son récit. Elle cherchait dans mes yeux à pénétrer ma pensée; j'hésitais si je devais la désabuser ou non, prévoyant combien il allait lui en coûter de larmes. Je songeais à me tirer de cet embarras, lorsque l'on frappa à la porte à coups redoublés, Licéride fut forcée d'y courir.

C'était Biblis qui s'annonça bientôt elle-même par des battements de mains et des éclats de rire immodérés. Elle sauta au cou de Licéride. Ah! nous avons donc en vous une déesse de plus, lui dit-elle, en l'accablant de caresses? Certes, l'Olympe ne pouvait faire une meilleure acquisition. Entrez, dieu charmant, s'écria-t-elle, en parlant à un jeune homme qui était demeuré sur le pas de la porte, venez donner à votre déesse de

nouvelles assurances de l'amour que vous lui avez juré, et lui confirmer le don de l'immortalité.

Quoique cette scène fût assez singulière, elle me surprir peu. Le récit de Licéride m'avait préparée à quelque chose de semblable.

Elius, jeune sénateur Romain, était le dieu de l'aventure. Il avait long-tems aimé Licéride sans succès; les Netturales lui avaient donné lieu d'imaginer une petite trahison, que la crédulité de son amante avait rendue facile.

Dès que Biblis lui eut fait signe d'entrer, il vint se précipiter aux pieds de la belle abusée, qui comprenait enfin combien elle avait été prise pour dupe. La pudeur et la honte couvraient ses joues d'une rougeur forcée, et le dépit les baignait de larmes: elle voulait se débarrasser des bras de son amant, mais ses forces l'abandonnaient.

Punissez-moi, prenez ma vie, disait Elius, en la serrant étroitement, je vous ai trompée, je suis un perfide, mais je vous aimais, je vous aimerai toujours, vous me méprisiez, j'étais désespéré.

Tandis qu'Elius tâchait ainsi d'appaiser son amante, nous réfléchissions Biblis et moi, combien l'ambition aide aux progrès de l'amour; et quels avantages ont les dieux pour se faire chérir des belles, indépendamment du mérite. Cependant les pleurs de Licéride commençaient à se sécher. Elius parlait bien, il était aimable, il soupirait, il versait des larmes qui paraissaient naturelles, il était tel enfin qu'il faut être pour nous persuader. D'ailleurs, le passé parlait encore en sa faveur, la belle était tendre, et la colère dure peu dans un jeune cœur. Ce raccommodement ne tarda pas à se faire; il fut célébré par mille caresses innocentes, où l'amour se peignait si naïvement que

Biblis et moi nous nous sentions émues, quelqu'émoussée que dût être notre sensibilité. Privé que l'on est du goût des sentiments délicats, on n'en est pas moins sensible aux amorces du plaisir, on n'en est pas plus sourd à la voix des passions.

FIN.

LES AFFECTIONS

DE

DIVERS AMANS;

OUVRAGE

NOUVELLEMENT TRADUIT,

IMITÉ DU GREC.



ÉVIPPE,

CONTE Ier.

PAR tout ce que l'antiquité nous a laissé d'Ulysse, il paraît que ce prince qui dirigeait les Grecs par son éloquence adroite et persuasive, savait également en employer les ressorts toujours vainqueurs contre le beau sexe, sur qui les charmes du langage agissent avec autant de puissance qu'aux conseils de la politique, dans la tribune aux harangues, sur les sièges du barreau, ou sous la voûte des temples consacrés au culte des dieux.

Séducteur de la fille d'Éole, le roi d'Itaque, après avoir été long-tems en butte aux disgraces que lui suscitait sur les mers le dieu des vents, était enfin retourné dans son isle, où il eut une longue guerre à soutenir contre

les soupirans nombreux qui, pendant son absence, aspiraient à la possession de sa Pénélope. Vainqueur de tous ces obstacles, rassuré dans les bras de l'hymen, après avoir immolé à sa jalousie la plus grande partie de ses rivaux, il se sentait dévoré de peines secrettes qui ne lui laissaient aucune tranquillité : le sommeil ne fermait point sa paupière, et une terreur profonde le dévorait pendant le jour. Les ombres des princes qu'il avait sacrifiés à ses fureurs et à sa vengeance, venaient dans tous les instans se reproduire à ses yeux, et épouvanter son ame. Il résolut de faire en sorte de ne plus rester dans un état aussi funeste; mais ne sachant par quel moyen il y parviendrait, on l'engagea à consulter l'oracle de Dodone.

Le bois sacré où résidait le dieu, ombrageait les montagnes de la Chaonie, province de l'Epire. Malgré les dangers que lui présentait la mer, où il avait éprouvé tant de

revers, Ulysse se confia de nouveau au perfide élément, et aborda sans trouble sur le rivage où il espérait trouver la fin de ses maux.

Le prince Chaonien, dans les états duquel était situé le temple antique consacré à Jupiter, et les arbres merveilleux qui rendaient ses oracles se nommaient Tyrimma. Heureux et tranquille sous l'abri des montagnes qui défendaient son pays des irruptions étrangères, il passait ses jours à regretter une épouse chérie qu'il avait perdue à la fleur de son âge, et qui ne lui avait laissé, pour partager ses larmes, qu'une fille, unique fruit d'un hymen dont la parque avait trop tôt déchiré la trame.

Parvenue à sa seizième année, elle était déja l'objet des vœux de tous les jeunes princes du voisinage qui brûlaient de l'associer à leur gloire. Tyrimma, qui déposait ses longs chagrins dans son sein virginal,

hésitait à la pourvoir, et ne voulait, au moins, s'il se déterminait à s'en séparer, la charger des chaînes de l'hyménée, que lorsque, certain du mérite réel, des qualités éminentes du prétendant, il pourrait présenter à la fois à sa fille une couronne de plus, et la main d'un époux capable de faire à jamais son bonheur.

Elevée sous les yeux seuls de son père, enfermée continuellement dans l'enceinte intérieure de son palais, Evippe, (c'était le nom de la princesse) vivant toujours dans la compagnie des femmes consacrées à son éducation, ne connaissait ni le monde, ni sur-tout les hommes. Jamais aucun mortel n'avait, par sa présence, profané sa retraite, et l'œil vigilant et sévère de la méfiance défendait sa timide jeunesse des pièges que l'amour et l'audace auraient voulu tendre à son innocence.

Le nom d'Ulysse était connu dans toute

la Grèce : il avait franchi les montagnes des Epirotes, et ce prince arrivé à Dordone trouva dans le sage Tyrimma un ami dont sa gloire passée lui avait mérité l'estime, et qui se fit un devoir bien doux de payer l'admiration qu'il portait à ses vertus, par le tribut sacré de l'hospitalité. Mais il était dans la destinée de l'artificieux fils de Laërte, de porter partout avec lui le désordre et la fraude, d'employer le plus dangereux des talents, celui de la parole, au préjudice de ceux dont l'amitié et les bienfaits auraient du élever dans son cœur un monument inaltérable de respect et de reconnaissance.

Le confiant Tyrimma croyait sans doute qu'un héros, qui avait partagé avec les chefs de la Grèce l'honneur d'une expédition à jamais mémorable, dont la renommée avait publié la prudence, et célébré les triomphes, était au-dessus des faiblesses des hommes vulgaires; que tout entier à la gloire, l'amour

n'avait point d'empire sur un cœur accoutumé aux scènes sanglantes de la victoire ; il voulut enfin que sa fille jouît de l'avantage de voir un des plus grands hommes de son siècle ; et Ulysse fut le premier de son sexe qui pénétra dans l'appartement où la jeune Evippe partageait avec ses compagnes les travaux réservés aux femmes ; travaux que, dans les premiers âges du monde, ne dédaignaient pas davantage les maîtresses d'un empire, que les filles des moindres citoyens.

Au premier abord, le roi d'Itaque ne put voir la princesse de Chaonie sans éprouver un trouble qui, dans les ames sensibles, est presque toujours le précurseur des grandes passions. Mais habile à dissimuler ce premier mouvement de son cœur, il n'en laissa rien appercevoir à Tyrimma, et se contenta de faire de sa fille un éloge qui ne parut au roi que l'expression de la politesse d'un prince

spirituel et galant, et de la franchise d'un guerrier honnête et généreux. Peut-être l'eût-il différemment interprêté, s'il eût vu, aussi-bien que la princesse, tout le feu qui partait des yeux de l'amoureux Ulysse.

Les éloges que son père donnait au héros, l'aspect d'un être dont le sexe différait du sien, d'un être qu'elle voyait pour la première fois, et qu'on avait pris soin d'orner pour elle de tous les rayons de la gloire, qui était déja placé depuis long-tems dans son esprit, par le récit des grands évènements auxquels il avait eu part, jeta dans l'ame d'Evippe une de ces émotions vives et subites qui entrent aisément dans une ame encore neuve, et qui, loin de se calmer par la réflexion, augmentent à mesure qu'on fait plus d'efforts pour les combattre.

Ulysse connaissait trop bien les femmes pour ne s'être pas apperçu le premier de ce qui se passait dans le cœur de la tendre Do-

donienne. La palpitation de ses yeux, la rougeur de ses joues, l'agitation de son sein, l'embarras de son maintien n'échappèrent pas à sa pénétration, et dès-lors il forma le détestable projet d'ajouter la fille de son hôte aux victimes qu'il avait déja sacrifiées à ses penchans coupables.

L'amitié du roi de Dodone, sa confiance, donnaient au Grec une entrée libre dans les endroits les plus secrets du palais. La générosité n'est point méfiante : Tyrimma voyait sans ombrage le fils de Laërte parcourir avec sa fille les détours variés de ses vastes jardins. Il n'avait point ordonné aux femmes, gardiennes de sa vertu, de veiller sur ce dépôt sacré, tandis qu'il la croyait avec un héros sous la sauve-garde de l'honneur et de l'amitié. Le perfide en abusa. Chaque jour, à chaque instant, il entretenait l'innocente princesse de la flamme dont il brûlait pour elle ; et malgré le penchant qui l'entraînait auprès de son

séducteur, malgré tous les feux qui la dévoraient, malgré peut-être le trouble involontaire de ses sens et sa propre faiblesse, elle sut se préserver de lui rendre un aveu qui, sans doute, eût entraîné sa défaite. Elle n'accorda au héros aucune de ces légères faveurs, aliment de l'espoir, qui encouragent l'audace, et nécessitent le triomphe de l'aggresseur.

Ulysse trompé dans ses projets, accoutumé à vaincre par le talent de s'exprimer, voyait avec douleur échapper sa proie. Son amour et son orgueil étaient également offensés; il sentait bien qu'Evippe avait un cœur tendre, il ne doutait pas que ce cœur ne fût entraîné vers le sien; mais il voyait avec effroi que les leçons de la vertu combattaient puissamment l'impulsion de la nature : ce qui n'avait été d'abord pour lui qu'un projet, devint une passion, et il résolut de l'assouvir à tel prix que ce fût.

Les arbres de la forêt sacrée avaient prononcé leur oracle, et rien ne retenait plus à Dodone le roi d'Itaque, que l'amour qu'il avait conçu pour la princesse : il crut que le regret de le quitter ferait sur son amante une impression plus profonde que les soins qu'il prenait à la persuader de son amour, et qu'en affectant sa sensibilité, il exciterait sa reconnaissance : dès-lors, dans ses entretiens avec elle, il employa le langage des plaintes et de la douleur ; il feignit même le désespoir ; mais tous ces moyens ne produisirent sur l'ame tendre, mais vertueuse d'Evippe qu'une douleur plus vraie, des regrets plus sincères que ceux du héros, à qui ils ne firent pas faire un pas de plus vers le bonheur qu'il se promettait : le tableau de leur séparation prochaine dont il voulait épouvanter son ame tendre, ne faisait qu'affermir l'aimable Chaonienne dans ses principes. Confus, désespéré, Ulysse vit bien qu'en prolongeant son séjour,

jour, il ne ferait que perpétuer sa honte, et il prépara son départ.

Déja il avait renvoyé à ses vaisseaux la plupart des gens de sa suite, qui n'attendaient plus que la présenee de leur maître pour lever l'ancre. Resté avec deux de ses amis à Dodone, le lendemain, avant l'aurore, il devait quitter cette ville où il avait, pour la première fois, connû les affronts de l'amour. Tyrimma avait reçu le soir même ses adieux, et la jeune princesse lui avait laissé prendre, sous les yeux de son père, le premier baiser qu'elle eût reçu d'un homme. L'amour, le désespoir, le dépit, la rage combattaient dans le cœur du héros effréné; il eût pleuré, si l'orgueil n'eût fermé le passage à ses larmes. Plus naïve, moins emportée, Evippe laissait échapper quelques pleurs, qu'elle eut soin de dérober à des yeux intéressés, par une prompte et prudente retraite.

Le fils de Laërte, après ces terribles adieux,

ne se connaît plus : le sommeil n'approche ni de son ame, ni de sa paupière. Il passe la nuit dans une agitation cruelle, avant que l'aurore ouvrît la route au soleil, il est debout ; il fait lever ses compagnons. « Partons, leur dit-il ; il est tems : les coursiers » sont prêts ; mais auparavant, souffrez que » je m'éloigne un instant : je vais revenir. »

Tout dormait dans le palais. Ulysse, qui en connaissait les plus secrets détours, pénètre sans bruit jusqu'à l'appartement où la princesse faisait de vains efforts pour saisir un sommeil qui fuyait de ses yeux. Non moins agitée que son amant, elle avait inondé de ses larmes la couche solitaire où elle appellait le repos. Quel fut son étonnement en se sentant presser par l'être qu'elle redoutait le plus au monde, dont son imagination était toute entière occupée, et de qui elle pleurait déja l'éloignement ; un frémissement subit saisit tout son corps, ses forces l'abandon-

nent, et l'infortunée, sans connaissance, affaissée tout-à-la-fois par l'amour et par la terreur, a perdu entièrement l'usage de ses sens. Ulysse, par des baisers brûlans, veut la ranimer : tous ses charmes sont sans aucun voile, exposés à ses transports ; le barbare les parcourt avec une fureur voluptueuse. Rien n'est sacré pour lui. Ses desirs s'enflamment encore davantage ; il ose tout, et la victime succombe, sans s'en appercevoir, au danger que sa prudence lui avait fait éviter. L'amoureux vainqueur se complaîr dans son crime ; il le prolonge, et s'apperçoit enfin que son amante revient du long accablement, où sa présence l'avait plongée.

Evippe renaît, et se trouve entre les bras d'Ulysse. Elle ne peut, ni se plaindre, ni résister, ni le bannir : elle couvre ses yeux de ses deux mains réunies, et accuse les dieux du triomphe de son amant. Entièrement ren-

due à l'existence qu'elle avait perdue, elle reproche avec amertume au prince sa trahison; et tout-à-coup se débarrassant de ses bras, elle se sauve, en versant un torrent de larmes, dans un autre endroit de l'appartement où l'obscurité ne permit pas à Ulysse de la suivre. Il étend ses bras, il hésite, il marche, il avance après elle; il voudrait l'appaiser, la fléchir; elle est perdue pour lui. La peur d'être surpris, de causer de plus grands malheurs, réprime tous ses desirs, suspend son audace, il retient son haleine, écoute, immobile, s'il n'entendra pas les soupirs de son amante, et voyant qu'il n'est plus de ressource pour lui, il se détermine à retourner auprès de ses amis qui l'attendaient, par le même chemin qui l'avait conduit; part, et, sans délai, remonte sur son vaisseau et vogue vers Itaque.

Tandis que les vents de leur soufle rapide enflaient les voiles, et que le vainqueur

d'Evippe, glorieux de son succès, se félicitait d'avoir cueilli un myrthe de plus dans les champs de Cythère, affaissée sous le poids de sa douleur et de ses regrets, mais palpitant encore d'amour, la fille désolée de Tyrimma reprenait par degré le sentiment et l'usage de sa raison qui l'avait abandonnée pendant quelques instans. Elle se recueille, elle s'examine, elle veut douter si ce n'est point un songe dont l'illusion l'agite. Elle revient vers la couche profanée, où son innocence venait de faire naufrage; elle la trouve dans un désordre qui ne lui permet pas de douter de son malheur: en y portant la main, elle sent un objet qui résiste; elle s'en saisit, et reconnaissait, en le maniant, car l'obscurité ne lui permettait pas encore de s'en assurer par ses yeux, que c'est un anneau d'or qu'avait laissé tomber son amant. Elle le prend, le met à son doigt, et, dans l'agitation la plus violente, se jette sur son

lit, croyant et craignant de revoir encore l'heureux vainqueur qui lui donnait tant et de si cruels remords.

Mais le jour vint, et la nouvelle du départ du prince répandue dans le palais, ne lui laissa plus à redouter de nouvelles insultes : peut-être qu'en secret son cœur réprouvait les conseils de sa raison ; mais réduite à ne rendre compte qu'à elle-même de ses sentiments, elle résolut d'enfermer pour jamais dans l'ombre du silence ce fatal évènement. Ses résolutions furent vaines : Ulysse avait laissé dans le sein de l'infortunée un gage trop évident de son triomphe, qui, au terme fixé par la nature, ne laissa plus aux yeux du père d'Evippe, ni des princes amoureux qui briguaient l'honneur de sa main, aucun doute sur sa situation.

Obligée de découvrir cet odieux mystère. « Plaignez-moi, dit-elle à Tyrimma, mais » ne m'accusez pas. Victime de l'audace,

» coupable sans le savoir d'un crime in-
» volontaire, je sens toute l'étendue de
» mon malheur. Ce prince Grec que votre
» bienveillance accueillit, qui aurait dû
» respecter votre maison, en a souillé la
» gloire. Ce qu'il n'a pu obtenir de la sé-
» duction, il l'a dérobé, par violence, au
» sommeil et à la surprise. J'ai succombé
» sans avoir cédé, j'ai été vaincue sans
» avoir pu combattre. Et ces rois que mes
» faibles attraits enchaînent à votre cour,
» qui prétendent à vous appartenir par le
» sang, sauvez-moi, mon père, sauvez-
» moi de la honte de les rendre témoins
» de ma défaite et de mon opprobre. Di-
» tes-leur que je renonce pour jamais aux
» honneurs dont ma naissance et le don
» de leur foi devaient me faire jouir, que
» votre fille est condamnée à passer des
» jours solitaires dans l'amertume et la dou-
» leur, dans l'oubli du monde et dans

» l'abandon de ce qui peut attacher aux
» délices de la terre, aux avantages de la
» jeunesse; en un mot, dites-leur que,
» dans mon abjection, je ne suis plus
» digne de participer à tout ce qui forme
» l'appanage des enfans des rois et la gloire
» des personnes de mon sexe, dont je ne
» sens que trop aujoutd'hui l'humiliante fai-
» blesse. »

Un torrent de ses larmes inondait les pieds du vieillard qu'Evippe prosternée pressait de ses mains et de son front. Il frémit : son ame se déchire. « O ma fille! s'écria-t-il,
» ô ma fille! c'est Ulysse! le voilà ce grand
» homme dont l'éloquence animait jadis le
» courage de nos Grecs! Ce même organe
» qui dictait les destins de vingt peuples
» réunis, il l'emploie à séduire une fille in-
» nocente, un enfant sans défense, que,
» sous la sauve-garde de l'honneur, je
» laisse libre avec lui! Et voilà ces Héros

» dont le nom doit passer à la postérité la » plus reculée ! Grands aux yeux de la re» nommée, ils se dégradent à ceux de l'hu» manité. Allez, malheureux objet d'une » pitié stérile, allez pour toujours vous » renfermer dans l'enceinte isolée où doi» vent couler dorénavant vos tristes jour» nées. » A ces mots, il rentre et va dans le fond de son palais se livrer seul à toute sa douleur.

Eurіale nâquit du crime d'Ulysse. Sa malheureuse mère baigna long-tems de pleurs le berceau de cet enfant abandonné. Elle se consacra toute entière aux devoirs de la maternité. Retirée dans l'appartement des femmes, elle ne reparut plus à la cour, que pour reprendre, après la mort de son père, les rênes du gouvernement auquel sa naissance l'appelait.

Le jeune prince élevé en secret dans l'intérieur du palais croissait en âge, et était

déja parvenu à cette époque de la vie où la gloire et l'amour de la liberté se font entendre dans un ame bien née. Il gémissait de se voir continuellement enfermé parmi des femmes; il sentait que la nature l'avait sans doute destiné à jouer un plus grand rôle sur la scène du monde. Evippe s'apperçut de la contrainte qui tourmentait son fils: Elle avoit ignoré le sort d'Ulysse, depuis l'instant où il étoit parti de Dodone. Elle imaginait que si ce prince, qui ne lui avoit donné aucune marque de son souvenir, avait été amant ingrat, il pourrait être au moins père sensible, et que les mouvements de la nature, supérieurs aux sentiments légers que le souvenir d'une passion qui n'a duré qu'un moment peut inspirer, opéreraient en faveur du malheureux fruit de son crime un effet avantageux à sa fortune.

Ne pouvant lui donner un père dans ses

états, ni le présenter aux regards de son peuple, qui n'aurait vu, dans le produit d'un adultère, que l'enfant abandonné par la nature et par la société, et l'aurait rejetté de son sein avec mépris, elle aima mieux laisser à Ulysse le soin de lui donner, en justifiant sa naissance, le droit de se montrer avec avantage auprès d'un prince que ses services rendaient trop chers aux Grecs, pour qu'une partie de la considération et de l'estime qu'on lui portait ne rejaillît pas sur un adolescent qui lui appartenait par des liens aussi sacrés. Mais afin d'obtenir le succès qu'elle attendait de cette démarche, elle l'instruisit du mystère de sa naissance et lui remit l'anneau qu'elle avait trouvé sur son lit, pendant la nuit qui fut si fatale à son repos.

Le jeune prince fut confié à un pilote Ionien qui venait de parcourir les côtes de l'Illyrie, et qui avait touché en Epire. Ce fidèle con-

ducteur le conduisit à bon port, sur les bords de l'ile d'Itaque.

Le roi était absent, mais sa prudente épouse reçut Euriale, qui n'hésita point de lui confier ses secrets, et de lui détailler les motifs de son voyage. Pénélope, à qui rien n'était caché des amours et des autres aventures de son mari, par le soin qu'elle avait toujours pris de s'assurer la confiance de quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient dans ses fréquents voyages, ne pouvait douter de la fidélité des récits du jeune homme. Aussi l'accueillit-elle de manière à lui donner la plus grande confiance. Mais la haine et la jalousie dont l'altière princesse était dévorée parlaient plus fort dans son ame que le respect et les égards qu'elle devait à son époux, et elle résolut de perdre ce fils, dont elle redoutait la concurrence avec son cher Télémaque. Elle ne fit pas moins tout ce qui dépendait d'elle, afin de lui inspirer la sécurité

dont elle avait besoin pour la réussite de son projet. Elle comblait le jeune homme des plus tendres caresses, et c'était même par ces caresses perfides qu'elle comptait plus sûrement le faire tomber dans le piège qu'elle lui préparait.

En effet, Ulysse aborde, et ce prince naturellement violent et jaloux, qui, tout époux infidèle qu'il était, et malgré qu'elle ne fût plus jeune, qui se sentait toujours amoureux de sa Pénélope, vole, sans se faire annoncer, vers la reine : elle tenait en ce moment dans ses bras le jeune adolescent, qui se livrait près d'elle avec toute la franchise de l'innocence, aux transports animés, mais put de la reconnaissance et de l'amitié. A cette vue, le roi devient furieux. « Quel est, s'écrie-t-il, quel est ce jeune téméraire qui ose, en » mon absence, vous adresser des vœux cri-» minels? » Euriale épouvanté rougit, s'échappe en tremblant, et l'artificieuse princesse qui

connaissait le caractère farouche de son époux, par un silence affecté, par un air de trouble et de désordre, semble vouloir laisser croire à Ulysse qu'il a pénérré l'intention de l'étranger. Le barbare, sans prendre un plus long éclaircissement, tire son épée et la plonge toute entière dans le sein de son fils.

La reine qui, pendant une syncope simulée s'était donné le tems de s'assurer que le crime était consommé, feint de reprendre ses sens. « Qu'avez-vous fait, malheureux » père, s'écria-t-elle ? ô cieux ! vous venez » de donner la mort à votre fils. Comment, » à mon fils ? répond avec la plus grande » surprise, le fils de Laerte. » Dieux immorrels ! serait-il possible ? Qu'avez-vous dit ? Il approche ; il examine la victime noiée dans son sang et palpitant encore. Il demêle sur son visage expirant les traits d'Evippe, il voit à son doigt l'anneau fatal qu'il avait perdu à Dodone : une lumière

funeste vient l'éclairer. Sa fureur, son désespoir sont à son comble. Il ne se connaît plus ; il reproche à Pénélope son odieux silence ; mais l'inhumaine princesse rejette sur les éclats de ses emportements, sur l'epouvante où elle était tombée, cette faute dont les suites sont si funestes. Elle lui raconte ensuite les détails qu'elle avait appris de la bouche de l'infortuné jeune-homme.

A ce recit, Ulysse se sent accablé de la plus violente douleur. Il fait retentir de ses cris et de ses gémissements les voûtes du palais. On l'arrache à cette scène d'horreur; mais depuis ce moment, les Euménides s'attachent à ses pas ; les ombres des amans massacrés de sa femme reviennent de nouveau insulter à ses regrets ; les remords vengeurs l'assiègent et l'importunent incessamment. Il entend nuit et jour à ses côtés une voix tonnante qui lui crie, qu'assassin de son fils il pétira de la main d'un de ses

autres enfans. Tout l'épouvante : il se retrace ses crimes. Pénélope veut le consoler: cette femme perfide et chère qui malgré sa vertu, avait fait le tourment continuel de sa vie, devient un objet d'horreur pour lui. Elle meurt enfin de désespoir, et veut en vain, avant de rendre le dernier soupir, adoucir le sort de son époux, en avouant le crime dont elle ést coupable; il n'est plus de consolation pour le malheureux Ulysse; son Télémaque lui semble toujours devant les yeux un poignard à la main. Il fuit, il déserte son palais, s'enfonce loin de tous les humains, dans le fond d'une caverne inaccessible à la lumière du jour.

Il y appelle la mort; elle arrive. Télégone son fils, dont Circé est la mère, veut voir Ulysse. Il s'est embarqué pour Itaque; le vaisseau qui le porte fait naufrage sur les bords de l'isle; il est sauvé sur un débris; et se trainant de rochers en rochers, il cherche

cherche un abri, où il puisse échapper à l'orage qui le poursuit encore sur la terre, rencontre une caverne et s'y plonge. C'était celle où gémissait le fils de Laërte. Ce malheureux fugitif ne peut sentir sans horreur qu'un être semblable à lui partage le repaire où il traîne les restes de sa vie. Il veut repousser l'étranger qui se défend, et qui, vivement pressé par son farouche adversaire, arme sa main d'une défense d'espadon de mer qu'il rencontre, et en frappe si malheureusement le prince d'Itaque, qu'il l'étend mort à ses pieds.

FIN.



LYRCUS,

CONTE IIme.

APRÈS que Jupiter, épris des charmes d'Io, l'eut fait enlever par des brigands pour s'en rendre possesseur, le vieux Inachus, son père, fit retentir les montagnes du Péloponèse des cris de sa douleur; mais ignorant en quel endroit du monde cet enfant chéri pouvait avoir été transporté, il la fit long-tems chercher. Une foule d'Argyens, dévoués à son service, partageant ses regrets, coururent les différentes provinces de la Grèce, et les pays étrangers où ils imaginaient que la jeune princesse pouvait avoir été conduite. Mais l'amoureux monarque de l'Olympe, avait, par une métamorphose, pourvu à ce qu'on ne pût pas lui enlever ce tendre objet

de ses soins, et l'empressement des serviteurs d'Inachus fut inutile.

Parmi ces sujets fidèles à leur prince, Lyrcus fils de Phoronée, ne fut pas un des moins ardents à sa recherche. Lorsqu'il eut long-tems voyagé sur la terre, et traversé en vain toutes les mers qui baignaient les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, voyant combien ses peines étaient infructueuses, redoutant d'ailleurs la colère d'Inachus, auprès duquel il s'était engagé par serment qu'il ramènerait la fugitive; il résolut d'abandonner pour toujours Argos; et enchanté des délices que lui présentait l'isle de Caune, où règnait Æbiale, il offrit ses services à ce prince qui les accepta.

Sa bonne mine, son courage, et sur-tout l'ascendant que lui donnait la connaissance des arts de la Grèce, dans lesquels il excellait, dont on savait à peine à Caune les premiers éléments, lui gagnèrent telle-

ment les bonnes graces du roi, qu'au bout de quelque tems, il en obtint la main de la tendre Ilébia sa fille, qui n'avait pu défendre son cœur contre les belles qualités du jeune étranger.

Ce ne fut pas sans quelque peine que Lyrcus parvint à son bonheur; car les loix du pays s'opposaient à cette union qui faisait passer la couronne sur une autre tête que celle d'un habitant de l'isle : mais les vertus et sur-tout les talents du jeune Argien l'emportèrent sur les préjugés de la nation. Æbiale, vaincu par les prières des amants, eut recours à l'oracle, toujours docile à ce qui plaît aux rois, et d'après sa réponse favorable à leur union, il plaça dans le lit d'Ilébia, et sur le même trône avec lui cet heureux aventurier. Lyrcus fut en même-tems admis au partage des trésors du monarque. Tout enfin contribuait à lui faire oublier Argos et le Péloponèse; mais une dis-

grace, que ne pouvaient pas soupçonner deux époux tendres et dans la vigueur de l'âge, vint troubler leur félicité. En vain ils se prodiguaient les plus vives caresses; en vain l'amour secouait à chaque moment du jour er de la nuit de nouvelles étincelles de son flambeau sur leur couche nuptiale, le sein d'Ilébia était frappé de stérilité.

Lyrcus résolut de s'adresser aux dieux, d'appaiser par des offrandes leur colère, et d'apprendre, de la bouche même de l'oracle, si le malheur qu'il éprouvait aurait un rerme. Il part : un vaisseau le transporte au temple d'Apollon Didyméen : les dieux ont parlé. « La première femme, dit leur interprète, dont il recevra les embrassemenrs, » après êrre sorti du temple, l'honorera de » la paternité. »

Au comble de sa joie, Lyrcus s'élance sur son vaisseau, quitte Didyme, et revole

vers sa jeune épouse. Il espère enfin voir ses vœux remplis. La voile qui le guide à Caune est trop lente au gré de son impatience ; mais contrarié par les vents, il est jeté sur les côtes de l'Égypte, et forcé de relâcher à Bubaste.

Il règnait entre les habitans de cette ville et ceux de Caune une intelligence et une amitié qui fit trouver au jeune prince, parmi eux tous les charmes de l'hospitalité. Le citoyen le plus distingué, Staphile, fils de Denys, remplit ce devoir envers Lyrcus. Il le comble d'égards et de politesse. Les tables sont couvertes des mêts les plus délicats. L'étranger essaie, par le plus tendre empressement, à faire oublier au prince les contrariétés du sort. Les vins de l'Asie pétillent dans des vases d'or et de saphyr. L'oiseau des bords du Phase est présenté à son appétit, parmi tout ce que le luxe égyptien pouvait offrir de plus rare et de plus

succulent. Lyrcus s'abandonne aux plaisirs de la table, aux charmes de l'hospitalité. Deux femmes séduisantes lui versaient, à pleine tasse, la liqueur enivrante, le nectar et l'amour embrasaient ses sens.

Cette bonne chère n'était qu'un piège de Staphile. Un oracle lui avait dès long-tems annoncé qu'il naîtrait d'un prince Grec et d'une de ses filles, un fils de qui procéderait la gloire de sa maison. L'ambitieux Citadin vit, dans la rencontre de l'héritier du royaume de Caune l'accomplissement de la prédiction. Rhéo et Hémithée, ses deux filles, étaient également instruites du sort glorieux auquel l'une d'elles avait droit d'aspirer, et elles partageaient, en dignes rivales, leurs tendres soins auprès du héros, pour entraîner son suffrage. Elles étaient également jeunes et belles. Si Lyrcus avait voulu porter à d'autres qu'à sa femme le tribut de son amour, il aurait été embat-

rassé du choix entre les deux Égyptiennes. Mais ce que sa fidélité pour Ilébia ne lui permettait pas d'accomplir, la fraude, l'illusion, l'ivresse en vinrent à bout.

Dès que Staphile vit que le cerveau de Lyrcus était entièrement affaissé sous les fumées des liqueurs traîtresses qu'il avait bu, il le fit transporter dans l'appartement qui lui était destiné, et en fit écarter avec soin toutes les personnes de sa suite et ses propres esclaves. Seul avec ses filles ; » C'est toi, dit-il à Hémithée, que je des- » tine à l'honneur de remplir les vœux du » ciel. Soumets-toi au sort dans l'espérance » de la gloire qui résultera pour ta maison. » Viens ; et vous Rhéo adressez aux dieux » des vœux pour notre bonheur commun. »

A ces mots, il donna la main à la nymphe préférée, et la conduisit lui-même auprès du lit de Lyrcus, qui déja goûtait profondément les faveurs de Morphée. L'Égyptienne

résignée à son sort, auquel elle était préparée depuis long-tems, partagea sans façon la couche du dormeur, tandis que sa sœur, qui ne lui était point inférieure en beauté, et qui avait les mêmes droits aux faveurs du ciel, se livrait dans la sienne au dépit et au ressentiment que la préférence donnée par son père excitait dans son cœur.

Rien n'empêcha que l'oracle ne s'accomplît. Lyrcus, à son réveil, qui avait senti à l'ivresse du vin succéder celle de l'amour, encore troublé par les prestiges enchanteurs de ces deux divinités, avait peine de se reconnaître. Le jour frappe ses yeux ; il se trouve dans les bras d'une femme charmante qui lui prodigue, et qui reçoit les plus tendres caresses.

D'abord il prend pour un songe tout ce qui s'offre à ses yeux ; mais sentant graduellement se dissiper les vapeurs de la veille, il est pleinement convaincu qu'il vient de

rompre sur le sein d'Hémithée la foi qu'il avait jurée à son Ilébia. Son premier hommage fut en faveur de l'hymen : il frémit de son infidélité. « Perfide Staphile ! s'écria» t-il douloureusement, pourquoi m'as-tu » trompé ? » Cependant, quand il considéra sur le sein agité de la sensible Égyptienne les roses du plaisir et de la volupté confondues avec les fleurs pures et fraîches de la beauté et de la jeunesse, il ne put se résoudre à regretter sa faute. Si d'un côté elle était justifiée par l'erreur des sens, par la volonté des dieux, de l'autre elle lui devenait chère par le charme inexprimable qu'il avait goûté à la commettre. « Prenez, » dit-il à sa jeune amante, en la serrant » dans ses bras, prenez cette écharpe. Si » les dieux veulent qu'il naisse un fils d'une » erreur que vous me faites trouver si » douce, vous la donnerez un jour à cet » enfant ; afin que, lorsque la fortune le

» conduira à Caune dans les bras de son » père, elle me serve à le reconnaître et à » le faire jouir du sort qui conviendra à sa » naissance. »

L'amoureux prince de Caune, partagé entre les délices que lui faisait goûter la fille de Staphile, et le sentiment de son devoir qui l'appellait auprès de son épouse, eût bien voulu pouvoir concilier sa nouvelle passion avec l'austérité de l'union conjugale, mais forcé d'immoler son penchant à sa foi, il quitta Bubaste. La mer qui l'avait égaré, le remit en peu de jours sur les bords de l'isle où l'attendait Ilébia.

Æbiale et sa fille, impatients de son retour, le reçurent avec les marques de la plus grande sensibilité. Il fallut que le prince rendit compte de la réponse de l'oracle. Dès que le père de la princesse en fut instruit, ses entrailles tressaillirent de joie. Il bénit ses enfans, enivré de l'espoir

de revivre dans leur postérité ; mais Lyrcus incapable de feindre, d'abuser un père, une épouse, leur raconta fidèlement ce qui s'était passé à Bubaste, et comment le perfide Staphile avait interverti l'ordre de leurs destinées. A ce récit, Æbiale ne put contenir sa colère et son indignation. « Fuyez pour » jamais s'écria-t-il, époux infidèle, de ma » présence et de mes états : que votre com» pagne trahie partage avec vous la malé» diction des dieux et celle de votre père ! » Que votre odieux aspect n'offense plus » les yeux d'un monarque offensé, qui va » leur demander pardon d'avoir injustement » prodigué ses bienfaits sur un ingrat qu'ils » ont proscrit, et qui est devenu le scan» dale de l'hymen et l'opprobre de la na» ture. »

Lyrcus eut beau, pour se justifier, employer tous les moyens que son éloquence et sa soumission lui fournissaient, l'inflexi-

ble beau-père lui ferma pour jamais son cœur.

Plus sage, plus prudente que lui, la sensible Ilébia suivit le sort et partagea la disgrace de son époux. Il fallut quitter le trône et les grandeurs. Ils se retirèrent ensemble à une des extrémités de l'isle, dans une petite ville, où le prince Grec dut aux arts de son pays le talent de se fortifier contre les attaques d'un père furieux. Un bon nombre de sujets dont ils étaient chéris, vinrent partager leur asyle et leur offrir le secours de leurs bras. Le féroce Æbiale les y poursuivit, les armes à la main; et Lyrcus se vit contraint à repousser par la force les attaques d'un ennemi qu'il voulait désarmer par son respect.

Enfin, la mort seule fut capable d'éteindre la haine et le ressentiment du vieillard. Lyrcus et son épouse, dont la constance et la docilité ne s'étaient point démenties, pen-

dant leur longue adversité, vinrent jouir après lui du scèptre de Caune, et goûter la satisfaction de rendre heureux les habitans de l'isle.

Il ne manquait à sa félicité que de posséder un rejetton de sa race, quand la fortune vint lui rendre l'enfant qu'il avait eu d'Hémithée. Ce jeune fruit de l'ivresse et de l'erreur ne se ressentait point de l'irrégularité de sa naissance. Aux talents de son âge, il joignait les vertus que donnent l'expérience et une éducation soignée. Lyrcus l'embrassa avec transport; Ilébia se fit un plaisir de l'adopter. Elle voyait en lui les traits de son père; il ne lui manquait que le partage de son sang, et son amour pour l'auteur de ses jours remplaça le défaut de la maternité. Instruit par Hémithée du rôle qu'il avait à remplir, ce jeune prince s'était fait transporter sur le rivage de Caune, muni de l'écharpe dont Lyrcus avait orné

son berceau ; ce signe leva aux yeux du prince et des principaux de ses états, auxquels il avait été obligé, pendant ses divisions avec Æbiale, de confier son secret, le voile qui leur dérobait l'héritier du trône de Lyrcus ; et dès l'instant le fils d'Hémithée fut désigné, aux acclamations et du consentement général des habitans de l'isle, pour son successeur. Dans la suite, il remplit dignement les fonctions royales, et fit prospérer la gloire de l'état et la fortune de ses sujets.

F I N.

POLIMÉLA,

CONTE III[me].

PENDANT les longues erreurs auxquelles Ulysse fut livré, à son retour de la guerre de Troye, après avoir été long-tems balloté par les flots sur la mer Tyrrhène, il fut enfin jeté sur les côtes de Méligunide, la plus grande des isles Æoliennes, où le souverain des vents tenait sa cour. Æole, instruit par la renommée des hautes qualités du héros que la tempête amenait dans ses états, le reçut avec toute la distinction qu'il devait à un prince de son mérite, et résolut de réparer envers lui par tous les bienfaits dont il pouvait disposer, les torts que ses sujets avaient eu sur les ondes, en maltraitant ses vaisseaux, en le mettant chaque

jour en danger de périr, et sur-tout en l'éloignant si long-tems d'une épouse qu'il aimait, et qui avait, comme chacun sait, bien de la peine à se débarrasser, en l'absence de son mari, des importunités d'une foule d'amans qui l'obsédaient.

Le roi des vents engagea le prince Grec à rester à sa cour tant qu'il lui plairait, de se reposer de ses fatigues, et au moins jusqu'à ce que le vaisseau qui le portait, et qui avait beaucoup souffert de la tourmente, fût entièrement réparé. Ulysse, qui avait accepté amiablement des offres si honnêtes, payait l'hospitalité qu'on exerçait envers lui par le récit des grands évènements dont il venait d'être acteur et témoin; mais en même-tems qu'il satisfaisait la curiosité d'Æole, pendant qu'il lui remettait devant les yeux les détails et les tableaux fameux des combats dont la Phrygie venait d'être le théâtre; qu'il lui exposait les désastres de

sa flotte égarée et dispersée dans ces mers, les inquiétudes qu'il éprouvait sur le sort de ses compagnons, livrés sur ses flots orageux aux dangers continuels du naufrage, le cœur du fils de Laërte se laissait prendre aux charmes naissans de la jeune Poliméla fille de son hôte. Sa prudence l'abandonna auprès de cette tendre fleur qui ne faisait encore que d'ouvrir son bouton précieux à l'aurore de la vie.

Timide et sans expérience, la fille d'Æole ne put résister au langage séduisant du héros. Elle était à cet âge dangereux où la nature toujours d'intelligence avec l'aggresseur qui la sollicite, cède aux impressions des sens, ne laisse pas prévoir les dangers qui menacent sa faiblesse; et se livre à des plaisirs criminels, en croyant ne s'abandonner qu'à l'impulsion de l'innocence.

Ulysse savait bien qu'il trahissait à la fois les droits de l'hospitalité, la sainteté des

liens qui l'attachaient à Pénélope, et le respect sacré qu'il devait à la virginité, dont il voulait devenir le corrupteur; mais sa passion seule lui parlait; il n'écouta qu'elle; et l'infortunée Poliméla, abusée par ses sens, enivrée des caresses de son amant, se laissa bientôt aller sans réserve au penchant de son cœur, et rendit Ulysse le plus heureux des hommes.

Le mystère couvrit long-tems de ses ailes azurées les délices de ces deux amans. Chaque jour, plus empressé, plus tendre, l'infidèle époux de Pénélope enfonçait avec plus d'artifice le trait séducteur dans l'ame de sa victime. Celle-ci toujours plus soigneuse, par les conseils que lui donnait le héros, de dérober aux yeux de son père, la honte dont elle couvrait la race des Æolides, ne laissait rien transpirer de la liaison qu'elle entretenait.

Diorès, son frère, brûlait cependant pour

elle de l'amour le plus chaste et le plus respectueux. Les dieux permettaient alors ces alliances, que depuis la société et les loix ont réprouvées. Diorès était beau : à peine le plus léger duvet ombrageait-il son jeune menton, et l'ingénieuse maîtresse d'Ulysse feignait de répondre aux vœux purs de ce timide adorateur. Elle voilait, par cet art coupable, sa flamme adultère, et le roi des vents, trompé lui-même par une apparence spécieuse, se flattait de voir un jour l'hymen resserrer encore par ses liens durables, les chaînes fortuites de la nature.

La confiance règnait à la cour d'Æole : le seul Ulysse, qui y avait apporté un désordre réel, multipliant sa souplesse et ses artifices, ne voyait autour de lui, dans les personnes qui le comblaient de plaisirs et de bienfaits, que des victimes qu'il allait bientôt livrer aux regrets et aux remords. Le vaisseau qui l'avait apporté était en état de tenir la mer. Le

roi des vents, enchanté des récits dont le prince errant l'avait amusé, charmé de prolonger pour lui ses bienfaits au-delà des bornes de son isle, lui avait promis qu'il enchaînerait ses turbulents sujets dans leurs vastes cavernes pendant tout le tems qu'il lui fallait pour aborder à Itaque, et le perfide Ulysse n'avait plus qu'à marquer lui-même l'instant où il détacherait son navire de la rive de Méligunide. L'amour voulait le retenir. Le coupable abusait son amante. En vain, elle lui reprochait les préparatifs qu'il faisait pour son départ. « Non, lui » disait-il, le bonheur, le plaisir, l'amour » m'enchaînent pour jamais près de vous. » Je ne quitte plus ces lieux où j'ai trouvé » la félicité suprême. Si je presse le radoub » de mon vaisseau, c'est pour renvoyer » dans leur patrie ces compagnons de mes » travaux qui veulent revoir les bords où » ils ont reçu la vie. Qu'ils partent sans

» moi. Ils iront annoncer à Itaque que j'a-
» bandonne pour jamais un trône sur lequel
» je verrais s'asseoir avec moi la tristesse
» et l'ennui, et que je me fixe pour toujours
» auprès de celle qui vaut mieux pour moi
» que tous les scèptres réunis de l'Europe
» et de l'Asie. »

C'était par ces discours que dévorait jusqu'au fond de l'ame la trop sensible Poliméla, que le prince d'Itaque enchaînait sa crédulité. Il venait de passer auprès d'elle la plus délicieuse des nuits : l'aurore ouvrait à peine les portes du ciel, quand le héros qui, dès la veille, avait en secret achevé tous ses préparatifs, va trouver le roi des vents.

« Prince, lui dit-il, la fortune rit à mes
» projets : graces à vos soins, la mer est
» calme, le ciel est serain, et j'offenserais
» les dieux si, moins reconnaissant des fa-
» veurs dont ils me comblent, et des bons

» offices que j'ai reçus de vous, je prolon-
» geais plus long-tems mon séjour dans
» cette isle. Agréez l'hommage inaltérable
» de ma reconnaissance et de mon respect.
» N'interrompez point, en donnant plus
» d'éclat à mon départ, la tranquillité de
» vos sujets qui reposent encore dans
» les bras de Morphée, et recevez mes
» adieux »

Le vieux Æole, se réveillant à peine, pressa tendrement le fils de Laërte dans ses bras, lui donna trois baisers sur le front, et lui promit, en s'en séparant, que sa bienveillance et son amitié le suivraient au sein des mers qu'il allait parcourir. Ulysse vole à son vaisseau, et déja la rame agile sillonne loin des bords Æoliens les flots argentés qui s'applanissent pour le laisser voguer en paix.

Tu dormais, malheureuse Poliméla ! l'ame encore enivrée des embrassements

voluptueux que tu venais de goûter, la troupe légère des songes se plaisait à reproduire dans tes sens assoupis les images séduisantes qui s'étaient multipliées avant ton sommeil. Quel revers t'attend au moment où tes esprits vont sortir de la langueur délicieuse qui les enchaîne !

Phœbus avait déja parcouru presque la moitié de sa course. L'œil de Poliméla, encore affaissé des fatigues de la nuit, ne s'ouvrait qu'à peine aux rayons trop vifs du dieu du jour, quand on fait retentir à ses oreilles le bruit du départ d'Ulysse et de son vaisseau. L'amante abusée ne croit point un récit impossible. Elle va se trahir; mais non: son ame prend en cet instant une énergie plus grande que les forces de son âge ne paraissent le comporter. Elle se recueille: elle interroge; mais bientôt son père luimême confirme le funeste rapport; et la fille d'Æole ne peut plus douter de son malheur.

Elle voit alors le fond de l'abyme où elle est tombée : l'illusion disparaît. Son amant se peint à son ame sous les traits d'un monstre féroce et perfide. Unique maîtresse de son secret, si son cœur eût été accoutumé aux frivoles erreurs de la galanterie, à la tendre scélératesse de nos petits maîtres et de nos amantes merveilleuses d'aujourd'hui, elle aurait pu se rendre entièrement maîtresse de ses mouvements ; mais incapable de feindre, parce qu'elle ne savait qu'aimer, qu'elle sentait toute l'étendue de son infortune, et que le remords tonnait aussi fort dans son cœur que l'amour, elle se précipite avec effort sur son lit solitaire ; elle saisit sous le chevet une écharpe que lui avait donné l'infidèle, elle l'enlace à ses bras, à son corps, la serre contre son cœur et l'arrose de ses larmes. En vain on s'empresse autour d'elle ; elle repousse jusqu'aux consolations de l'amitié. Son père accourt :

elle rejette ses carresses; elle se reproche en secret de ne les plus mériter. Le vieillard ignore la cause d'une si profonde douleur; mais voyant dans les mains de sa fille l'écharpe que le héros avait portée, il la reconnaît et ne doute plus de sa honte.

Il ne sait d'abord s'il doit, au mépris de la nature, punir par le sang l'opprobre qui flétrit sa maison. Poliméla desire peut-être ce sacrifice; mais la colère paternelle cède à un sentiment plus tendre. « Qu'as-tu fait, » malheureuse, dit Æole en serrant l'infor» tunée dans ses bras? Je reconnais l'arti» ficieux Ulysse. Ta vertu, ta jeunesse, ton » innocence ne suffisaient pas pour te ga» rantir des pièges de cet indigne corrup» teur. Ce n'est que dans ton ingénuité qu'il » a puisé la force dont il t'a fait la victime; » et moi-même, je me suis laissé abuser » le premier. Mais il ne jouira pas long-tems » du fruit de sa scélératesse : je vais déchaî-

» ner contre lui ces vents que ma bonté
» retenait, et qui lui feront trouver, dans
» un élément aussi perfide que lui, le tom-
» beau où ma main ne peut pas le plonger
» sous tes yeux. »

Diorès éploré arrive en cet instant : sa présence augmente le désespoir et la honte de la fille d'Æole. Absorbée dans sa douleur, elle paraît incapable de sentir. Elle voit tous les objets qui l'entourent, et sa vue égarée semble les considérer tous ensemble, sans en fixer aucun, puis elle retombe sur sa couche, sans proférer un mot. De longs soupirs étouffés, comprimés, s'échappent de sa poitrine; ses pleurs coulent par intervalle, s'arrêtent et s'élancent ensuite comme un jet rapide, après avoir été long-tems retenu.

Les deux princes font tous leurs efforts pour arracher Poliméla à cette terrible situation : elle en sort enfin pour tomber aux

genoux de son père. Elle ne lui demande point pardon de sa faute : elle implore, au contraire, toute sa sévérité: La mort sera moins pour elle une peine, que l'abri consolant, où elle pourra ensévelir, avec sa douleur, la honte et l'opprobre qui doivent être son éternel partage.

Le bon Æole est attendri. Il ne peut douter de la sincérité des remords de sa fille ; il l'engage à supporter son infortune. Il sait qu'il lui faut plus d'un jour pour oublier les charmes qui l'attachent à sa faute. Et Diorès, le généreux Diorès, auprès de qui l'erreur des sens ne semble point un crime inexcusable, proteste à son père que son cœur n'est point changé, qu'il assurera le repos de l'amante abusée du prince Grec, qu'il ne négligera rien pour faire son bonheur, et qu'il veut employer tous ses soins à faire renaître dans l'ame égarée de sa sœur le respect et l'amour conjugal, à la place

d'une passion funeste, qui, n'ayant duré qu'un instant, ne peut laisser qu'une impression légère, que l'honneur et l'estime effaceront bientôt sans retour.

FIN.

ÆNONE,

CONTE IVme.

L'Épouse de Priam était déja mère d'Hector, et les signes d'une nouvelle fécondité s'annonçaient dans son sein ; mais autant elle avait goûté de joie à donner la vie au héros qui devait un jour briller avec tant d'avantage parmi les guerriers de la Troade, autant elle ressentait de trouble et d'agitation en concevant ce nouveau gage de sa foi. Des songes cruels agitaient son ame pendant la nuit. Une fois entre autres, elle rêva qu'elle allait mettre au monde une torche ardente.

On sait quelle confiance la crédule antiquité donnait à ces sortes de pressentiments ; avec quel soin mystérieux les moindres idées, les plus légères actions, les évène-

ments les plus indifférents étaient interprêtés par la superstition, et quelles étaient les conséquences que l'on en tirait. Æsacus, fils de Priam, mais d'un autre lit, qui tenait de son aïeul Mérops le don de la divination, consulté par sa belle-mère, crut reconnaître à ces signes que le fils dont Hécube devait accoucher causerait la ruine de sa patrie.

Justement alarmés de cette fâcheuse prédiction, les royaux époux prirent la résolution de se défaire d'un enfant si funeste. Il fut confié à Archélaüs, chargé de l'exposer sur le Mont-Ida, dont le sommet était habité par des animaux féroces, qui devaient bientôt faire leur proie de cette innocente victime de la crédulité.

Archélaüs, fidèle exécuteur des ordres de ses maîtres, obéit; mais quelques jours après, excité par la pitié à savoir ce qu'était devenu l'innocente créature, il retourna sur

la

la montagne, et fut fort étonné d'y voir, près du lieu où il l'avait déposé, le tendre enfant plein de vie, et occupé à sucer la mamelle d'une ourse qui paraissait, avec beaucoup d'affection, remplir envers lui les devoirs maternels. Plusieurs jours de suite, il y revint, et observa le même phénomène. Il jugea, par le soin que semblaient, en cette occasion, prendre les dieux des jours du prince abandonné, que c'était une marque évidente de leur protection spéciale, et de l'intérêt qu'ils mettaient à sa conservation. Il craignit de les offenser s'il n'obéissait pas à l'inspiration qu'un si étonnant prodige lui fournissait. En conséquence, il épia l'instant où la fauve nourricière était allée pourvoir à ses besoins, et reprenant l'enfant dans l'espèce de berceau qu'elle lui avait formé, au creux d'un rocher, sur un lit de mousse et de gazon; il le porta lui-même dans une maison de campagne voisine qui

lui appartenait, et chargea du royal nourrisson la femme d'un de ses bergers. On lui donna le nom de Pâris. Elevé dans la vie pastorale, il était le plus beau du canton, et dès que l'âge lui permit d'user de ses forces, il donna des preuves éclatantes de sa vigueur et de son courage, en repoussant des voleurs qui étaient venus pour dérober les troupeaux de son bienfaiteur. Cette action héroïque lui fit donner par les Pasteurs le surnom d'Alexandre, terme qui, en Grec, signifie défenseur.

Le bel Alexandre conduisait plus fréquemment le troupeau qui lui était confié du côté où le vieux Cébren épanchait, au pied de l'Ida, son onde cristalline, dans le fond d'une vallée sur laquelle l'Oranger faisait fleurir ses branches odoriférantes, auprès de la tige élevée des Palmiers qui en bordaient l'enceinte. C'était l'Amour qui attirait sous leur ombrage le fils abandonné du

bon Priam. La nymphe Ænone, fille de Cébren, à qui les dieux, avec la fraîcheur et la beauté, avaient accordé l'esprit de Prophétie, touchait le cœur du sensible berger. Il l'avait vu plusieurs fois sur les bords du fleuve ; et la jeune Naïade avait également éprouvé, à la première rencontre, cette douce émotion qui précède la tendresse, et qui sert à la faire naître.

Lès deux amans passaient ensemble toutes leurs journées, tandis que le vieillard, penché sur son urne, fécondait du tribut de ses eaux les campagnes de la Phrygie, Ænone allait dans la vallée se joindre à son cher Pâris, se reposait avec lui sur l'herbe fleurie, à l'ombre des Myrthes et des Oliviers. Et lorsque les Hyades versaient sur la prairie leur humide influence, ils se refugiaient l'un et l'autre sous l'abri d'une cabane rustique que la nymphe avait elle-même construite au milieu du bocage. Elle indi-

quait à son amant les endroits où le gibier se multipliait le plus, lui désignait les rochers sous lesquels les bêtes fauves déposaient leurs petits. Elle tressait de sa main les rêts dont il se servait à la chasse, l'aidait à les tendre, et dirigeait aussi la course de ses chiens parmi les détours et jusqu'aux sommets les plus élevés de la montagne. Les troncs des hêtres étaient tous découpés de leurs noms et de leurs chiffres amoureux. Ces galans hiéroglyphes s'étendaient avec l'écorce de l'arbre, et croissaient avec leur amour. On lisait, entre autres, sur un peuplier cette inscription.

A sa source on verra remonter le Scamandre,
Si l'on voit séparée Ænone d'Alexandre.

Le vieux Cébren attendri par les caresses des amans, vaincu par les larmes de sa fille et par ses prières, consentit à leur union.

Pendant long-tems, ils restèrent tous deux époux aussi constans, qu'ils avaient été amans fidèles et empressés. Pâris devenu, par cette alliance, possesseur d'un domaine considérable sur le Mont-Ida, et maître d'un nombreux troupeau, continuait, au sein du bonheur, à jouir des délices de la vie pastorale à laquelle il était habitué dès l'enfance. Archélaüs le visitait souvent, et voyait avec regret que les talents, le mérite et le courage de son pupile seraient éternellement enfouis, au milieu des rochers solitaires de l'Ida, et que ses jours se consumeraient dans l'obscurité à laquelle son exil le condamnait. Il sentait arriver sa dernière heure. Le fardeau de la vieillesse n'était pas celui qui pesait le plus sur son cœur. Un remords rongeur, occasionné par l'idée toujours présente du vol qu'il faisait à la gloire en lui dérobant, dans la personne du jeune Pâris, un nourrisson digne de tout

son éclat, tourmentait son ame prête à s'envoler, et ne lui promettait aucun repos.

Il céda à cette inspiration; aimant mieux obéir à la nature en rendant l'existence au fils d'un roi, que d'écouter la raison cruelle et politique qui avait déterminé le faible monarque d'Ilium à sacrifier son sang sur la foi d'un oracle superstitieux et incertain. Pâris fut appellé au chevet du moribond, qui lui déclara le mystère de sa naissance, et le mit, par différents détails, et en lui rendant les langes avec lesquels il avait été exposé, en état de remonter quand il le voudrait au rang dont il était déchu.

Le berger reçut cet aveu et le dépôt qui l'accompagnait, avec l'enthousiasme d'un héros: Archélaüs, soulagé par cet acte de justice, paya, le même jour son tribut à la nature, et Pâris, dans les devoirs funèbres qu'il lui rendit, acquita envers ses

cendres la reconnaissance qu'il devait à sa piété.

Retourné au soin de son troupeau, quoiqu'il ne sentît pas s'affaiblir l'amour qu'il portait à la fille de Cébren, le berger éprouvait des mouvements d'ambition qui lui faisaient desirer l'occasion de se montrer digne des honneurs auxquels l'appellait sa naissance; mais comme Archélaüs en mourant, l'avait engagé à ne récupérer sa dignité qu'avec toute la circonspection que les circonstances exigeaient, malgré son impatience, il réprimait, autant qu'il était en lui ses sentiments.

Cette occasion se présenta bientôt. Dans le troupeau dont il était possesseur, il y avait un taureau d'une singulière beauté, que le prince pasteur affectionnait spécialement. Priam, suivant un usage établi depuis les siècles les plus reculés, voulut faire célébrer des jeux séculaires, en commémora-

tion de la mort de Pâris ; jeux qui se renouvellaient en Phrygie tous les vingt-cinq ans après la mort des fils des rois. Les satellites des ministres des autels, chargés du soin des cérémonies religieuses, avaient eu l'ordre de trouver le taureau le plus beau du royaume, pour servir de prix au vainqueur des jeux. Celui du berger de l'Ida s'offrit aux yeux des Phrygiens, et fut jugé digne de la préférence. Pâris voulut s'opposer au vœu des émissaires du roi, mais ceux-ci disposés à user de violence, lui déclarèrent le motif de l'ordre qu'ils exécutaient. Ce qu'ils lui dirent fut un trait de lumière ; sur le champ il leur abandonna le taureau, et résolut d'aller luimême combattre à ces jeux dont il était l'objet.

L'époux d'Ænone ne quitta point, pour aller à la cour, les habits de son état. Sous l'équipage d'un berger, il vint se mêler

dans la carrière aux guerriers de tous les rangs qui briguaient les honneurs du triomphe. La plupart de ces superbes adversaires riaient de son audace, et dédaignaient une victoire qui leur paraissait facile à remporter; mais ils éprouvèrent, aux dépens de leur gloire, qu'il était plus aisé de le braver que de le faire plier, et tous ceux qui se présentèrent, simples citoyens, capitaines distingués, chefs et princes furent obligés de céder à son bras vainqueur.

Tous ses frères avaient subi le même sort. Le brave Hector lui-même avait succombé; mais l'imprudent Déiphobe, honteux de cette humiliation, sans égards pour les loix de la lutte, qui défendaient d'ensanglanter l'arêne, se voyant abattu, courut à son épée, et voulait la plonger dans le flanc du victorieux berger. Tous les assistans frémissaient du danger du héros, qui, sans vouloir essayer une résistance inutile, était lui-

même sans armes, fut se réfugier aussi-tôt parmi les sacrificateurs auprès de l'autel de Jupiter Hércæn, asyle sacré, où la fureur du téméraire fils de Priam allait cependant le poursuivre, lorsque Cassandre, sa sœur, inspirée par les dieux, Cassandre qui connaît le passé, le présent et l'avenir, s'élança au milieu des combattans, et saisissant la main de Déïphobe; « Arrête, malheureux! » s'écria-t-elle. C'est le sang de ton frère » que tu vas verser. » Le prince étonné s'arrête et suspend sa vengeance. Toute la cour s'empresse autour d'eux. Le bon Priam apprend de la bouche de Pâris le récit d'Archélaüs, voit les langes probateurs, reconnaît son fils et le conduit triomphant aux pieds de la reine, qui bientôt l'inonde de larmes de joie, et le couvre de baisers maternels.

Ainsi les fêtes funèbres se changèrent en jeux d'alégresse et de plaisir: pendant trois

jours, on célébra le retour de celui dont on venait de pleurer le trépas.

Le prince apprit à ses illustres parents qu'il était engagé dans les liens d'hyménée avec la fille de Cébren, et le roi de Phrygie n'hésita pas d'appeller à sa cour une épouse de son fils que sa naissance divine rendait digne des honneurs dont elle allait jouir. Ænone encore à la fleur de son âge, ornement des campagnes de l'Ida, ne dépara pas la cour de Troye : elle partageait avec la nombreuse famille de Priam les grandeurs de ce trône le plus glorieux de cette partie du monde.

Pâris, son époux, déja fameux par ses exploits, plus illustre encore par le jugement qu'il avait rendu sur le Mont Ida en faveur de la mère des Amours contre les déesses de la richesse et des arts, était le plus beau des guerriers, non seulement de la Troade, mais de toutes les cours de l'Europe et de

l'Asie. Tant d'avantages réunis concouraient à la gloire et au bonheur des deux époux, lorsque le roi de Phrygie, voulant donner aux états de l'Europe, avec lesquels le voisinage des siens le mettait en liaison, une idée de sa grandeur et de sa magnificence, fit le choix du beau Pâris pour l'exécution de ce projet. Le motif d'offrir un sacrifice à Apollon Daphnæn, pour la prospérité de l'empire, servit de prétexte à un voyage qu'il lui fit entreprendre.

Le temple du dieu s'élevait dans l'Elide, sur les bords du Pénée, au milieu de cette Grèce déja fameuse, et que les arts ont porté depuis à un si haut point d'élévation. Cent jeunes Phrygiens les plus beaux, les plus braves de l'état servaient de cortège à Pâris. Ænone voit avec peine le départ de son époux. Des pressentiments cruels l'agitent; mais forcée par le respect dû aux volontés du roi, de dissimuler l'idée des

maux qu'elle a prévus, elle renferme son secret dans son cœur, et gémit seul de ses craintes.

Pâris aborde dans la Grèce, parcourt ses superbes villes, étale au sein des arts et des sciences qu'il y voit fleurir, ce luxe asiatique qui a toujours signalé les princes de l'Orient. Son nom, son rang et sur-tout sa beauté, le ton d'opulence, la magnificence qui distinguaient son cortège, faisaient voler auprès de lui l'étonnement et l'admiration. Ces sentiments et le desir de le voir le précédaient dans tous les lieux où il n'était point encore parvenu.

Tant d'éclat retentit jusqu'à Sparte, où règnait Ménélas. Des mœurs austères, des vertus sauvages, un culte simple caractérisaient cette ville. On y dédaignait la mollesse, le luxe, les voluptés et les richesses qui le font naître. On ne vit point les Spartiates s'empresser d'appeller dans leurs murs

le fils d'un roi dont la cour était plus renommée par son faste, que par la gloire de ses armes, la vigueur de ses loix ou la sagesse de sa politique. Mais Hélène, la plus belle des femmes, Hélène, qui, par sa mère Léda, devait à Jupiter sa céleste origine, assise auprès de Ménélas sur le trône, et qui née dans l'Œbalie, n'avait pas sucé avec ce lait la sévérité des matrônes, ses sujetes, ne put entendre parler de la beauté du fils de Priam, déja célèbre dans la Grèce, et du faste qui l'environnait, sans concevoir l'ardent desir de le voir et de l'attirer auprès d'elle.

Ménélas, époux indolent et froid, jouissait des charmes d'Hélène avec cette tiédeur d'un mari qui n'a rien à desirer. S'il ne s'opposait point à la laisser jouir de ce qui pouvait lui plaire, il ne connaissait pas davantage l'art de s'en faire aimer par des complaisances, et sur-tout par ce talent si

séducteur de prévenir les vœux de l'objet qui nous est attaché. Hélène qui voulait, à tel prix que ce fût, satisfaire l'impatience qu'elle avait de paraître aux yeux du prince Troyen, reprocha à son mari d'être le seul des monarques de la Grèce, qui n'appelait pas à sa cour le héros de l'Asie : le prince indifférent lui répondit qu'il ne mettait aucun prix à cette entrevue, et qu'obligé lui-même, pour des soins particuliers, d'aller visiter les frontières de son royaume, elle serait libre pendant ce tems, d'amuser ses loisirs du spectacle qu'étalait le magnifique voyageur. En effet, dès le lendemain, Ménélas, avec une suite peu nombreuse, s'éloigna du rivage de l'Eurotas, pour aller sur les confins du royaume de Messène, régler des intérêts que ces peuples avaient avec ceux de Sparte.

Pâris était alors à Argos. Il apprit bientôt, par les envoyés d'Hélène le desir qu'avait

cette princesse de le connaître; et comme il était instruit par la voix de toute la Grèce, que sa beauté était une des plus rares merveilles du monde, il prit sur le champ avec un petit nombre de ses compagnons, la route de terre comme la plus courte, donna ordre à ses vaisseaux de venir le rejoindre avec le reste de sa suite, et arriva bientôt à Lacédemone.

Ce que la renommée avait publié des charmes de ces deux personages, leur parut mutuellement inférieure au témoignage de leurs yeux. La curiosité, l'admiration avaient déterminé l'entrevue, l'amour en fut le résultat. Pâris enchanté de la femme de Ménélas, déploya auprès d'elle tous les brillans avantages qu'il avait reçus de la nature, et auxquels Vénus, par reconnaissance du prix qu'il lui avait adjugé, avait joint le talent inappréciable de séduire et de subjuguer

guer les cœurs dont il voudrait faire la conquête.

Hélène oublia tout ce qu'elle devait à son époux, et se donna toute entière au Troyen. Les deux amans se livraient sans scrupule aux délices de la volupté ; Pâris ne se ressouvenait plus, dans les bras de sa maîtresse, qu'il était chargé par son père de remplir un devoir religieux au temple d'Apollon, lorsque le bruit du retour de Ménélas donna à sa parjure moitié lieu de craindre qu'elle ne fût obligée de se séparer pour jamais du prince qu'elle adorait.

Les vaisseaux Troyens venaient de remonter l'Eurotas : « Princesse, lui dit l'amoureux Pâris, ce n'est point dans l'enceinte » d'une ville obscure qui trouve dans sa » pauvreté même un motif d'orgueil et d'os» tentation, qui par la rudesse de ses mœurs » et de ses usages, proscrit les plus douces » jouissances de la vie, chez laquelle l'a-

» mour n'est qu'un besoin des sens, ou une
» loi politique propre à perpétuer la race de
» ses citoyens, que la plus belle des fem-
» mes, l'incomparable Hélène doit habiter :
» ce n'est point dans le lit d'un monarque
» indifférent, incapable d'apprécier ses char-
» mes divins, que la fille de Léda doit trou-
» ver le plaisir et le bonheur. Ce n'est pas
» sur un peuple agreste et demi-sauvage
» qu'une immortelle doit se glorifier de
» régner. Venez, madame, venez dans la
» première ville du monde, dans ces murs
» qu'un dieu daigna jadis édifier lui-même.
» Vous y trouverez un scèptre plus noble
» à partager, des peuples plus polis, des
» sujets plus aimables, plus affectionnés à
» leurs maîtres, une cour opulente et somp-
» tueuse, une famille immense, dont le
» sang tire, ainsi que le vôtre, son ori-
» gine de celui des dieux, empressée à vous
» plaire à vous témoigner ses égards et ses

» respects. Dans cette Sparte où vous êtes, » à peine vos attraits sont-ils remarqués; » à Troye les cœurs voleront à vos pieds. » Un tissu de laine, une étoffe dure et rus» tique couvre et voile ici ces appas dont la » mère des Amours serait orgueilleuse; » dans ma patrie, l'or, la soie, la pourpre » de Sydon en relèveront l'éclat, désigne» ront les contours gracieux de cette taille » légère et majestueuse, ménageront avec » plus d'art la vue des beautés, que la gros» sièreté de vos vêtements avilit et cache » aux regards voluptueux de l'amour et de » l'admiration. Ici Mars domine, les cris de » guerre sont l'expression du naturel féroce » de vos sujets : là, Vénus et mille divinités » bienfaisantes reçoivent notre hommage, » nos vœux et nos admirations; les voûtes » sacrées, les palais et jusques aux plus sim» ples édifices Troyens retentissent des ac» cens variés de la joie et des transports

» mélodieux du plaisir et de la volupté. A
» Sparte un froid respect est le tribut qu'on
» rend à votre dignité, dans l'Asie, vous
» partageriez avec les dieux les offrandes et
» l'encens des mortels. Fuyez ce séjour bar-
» bare, indigne de vous posséder. Recevez
» ma foi, le don de ma main. Mes vais-
» seaux sont prêts, et demain à l'aurore
» naissante nous fuirons ensemble de ces
» bords, où je serais contraint de laisser ma
» vie, si j'abandonnais l'objet céleste au-
» quel je la sens pour toujours inviolable-
» ment enchaînée. »

Hélène, à ces mots, reste un instant en suspens. Son devoir veut la retenir; mais l'amour l'emporte : elle lui cède; elle jure au prince qu'elle est prête à le suivre au bout de l'univers, et scelle dans ses bras par les plus tendres caresses, le serment qu'elle vient de prononcer. L'ordre est donné : bientôt Pâris arrive avec sa

nouvelle épouse à l'embouchure du Scamandre.

Ænone, la vertueuse Ænone, est aussi-tôt instruite de la perfidie de son époux. Tandis que la cour de Priam, avide de nouveautés, indifférente au scandale de ses princes, mais curieuse de contempler ce chef-d'œuvre de la nature, ambitieuse sur-tout de posséder une étrangère dont le nom avait déja fatigué les ailes de la renommée, s'empresse de lui rendre à son arrivée les honneurs qu'elle a droit d'attendre d'un peuple galant et poli. La fille de Cébren justement accablée du sentiment de sa honte, révoltée contre son parjure époux, mais incapable de le tourmenter par des reproches superflus, trop sensible d'ailleurs pour oser affronter l'aspect de sa rivale, se dérobe en secret, pendant le tumulte des préparatifs, du palais de Priam, avec le jeune Corythus son fils, et court se réfugier dans le sein de son père,

et déposer auprès de lui ses larmes et ses douleurs.

« Je le lui avais bien prédit, l'infidèle ! » s'écria l'infortunée fille de Cébren, quand » elle se vit seule sous la cabane de ro- » seaux qui servait d'habitation au vieil- » lard, qu'un jour il trahirait sa foi, qu'il » oublierait dans les bras d'une étrangère » le serment de n'aimer que son Ænone ! » Je l'ai menacé cependant du sort qui l'at- » tend, des maux qu'il va faire pleuvoir sur » sa patrie. Il sait qu'au milieu des batailles, » dont il sera la cause, il doit recevoir une » blessure mortelle, que j'aurai seule le » pouvoir de guérir. Il a reçu de ma bouche » l'assurance de ces terribles prédictions, » et pourtant, au mépris des dieux, de mon » amour, de l'honneur qui l'attachait à une » épouse qui devait lui être chère à tant » de titres, il ose braver le ciel et m'aban- » donner pour jamais ! Dieux puissans !

» changez, s'il se peut, l'ordre de vos
» destins sévères ; rendez-moi mon époux,
» plutôt que de l'accabler du poids de votre
» vengeance : n'aggravez pas mes peines
» par le spectacle de son malheur ; dai-
» gnez lui accorder au moins la constance
» nécessaire pour supporter mes revers,
» ou la faculté d'oublier mon bonheur
» passé. »

Des pleurs continuels furent long-tems le partage de la triste Ænone. Elle apprit bientôt, du fond de sa solitude, l'arrivée des Grecs dans la Troade, et les malheurs d'Ilium.

Corythus, pendant ce tems, était parvenu auprès d'elle à un âge où il pouvait aspirer, comme les guerriers de son pays, au partage de leur gloire ; il brûlait d'aller se signaler parmi les défenseurs de Troye. La nature l'avait favorisé de tous ses dons, et s'était, pour ainsi dire, surpassée elle-même

en formant ses traits, dont l'éclat et la régularité étaient au-dessus de ceux de son père.

Ænone, qui ne lui avait point révélé le secret de sa naissance, conçut le projet de le faire servir, sans qu'il le sût, à rapprocher d'elle l'infidèle berger de l'Ida. Sans cesse elle lui faisait le récit des charmes de cette Hélène, si fatale à son repos : elle tâchait d'allumer dans les sens du jeune homme la passion de l'amour, et de l'enflammer pour sa rivale. Elle espérait par ce moyen, après l'avoir envoyé à Troye, l'exciter à donner de l'amour à la perfide Grecque, déterminer son cœur adultère à un nouveau parjure, allumer la jalousie dans le cœur de son époux, et par ce crime répété, en faire pour lui un objet d'horreur, dont sa gloire, son amour offensé, l'obligerait à se défaire. La fille de Cébren concluait que si rien ne traversait ses desseins,

Hélène méprisée de son ravisseur, détestée des Troyens, serait rejetée avec indignation du sein d'une ville où elle avait porté le désordre et le trouble, qui était menacée pour elle des plus grands malheurs, et qu'on la renverrait à Ménélas. Elle pensait qu'alors les Grecs, satisfaits, abandonneraient leur funeste entreprise, et que son pays étant délivré des calamités de la guerre, elle récupérerait son rang et le cœur de son époux.

Le beau Corythus, muni de toutes ses instructions, dans l'équipage, et sous le nom d'un prince d'Asie, souverain d'une province éloignée de la Phrygie, ambitieux d'acquérir de la gloire, est reçu à Troye. Il s'était engagé par serment à taire le lieu et la personne qui l'avait élevé : les champs de la Troade sont bientôt témoins de ses exploits; il se distingue parmi les guerriers par sa valeur, rend son bras utile aux habitans, dont il

acquiert l'estime et l'amitié. Mais, ce qui était le principal but de son entreprise, par sa bonne mine, les graces de son maintien, son esprit, sa gentillesse, bientôt il parvient à se concilier les bonnes graces d'Hélène. Cette princesse, dont le cœur n'était rien moins qu'indifférent, voyait chaque jour à ses pieds les héros de l'Asie, mais Corythus était celui dont les hommages semblaient lui être plus chers. Ces préliminaires devenaient sans doute bien favorables pour Ænone, mais la vigilance active de Pâris déconcerta ses projets. Soit que le jeune prince se fût effectivement laissé prendre sérieusement aux attraits d'Hélène, soit qu'il voulût pousser avec trop d'ardeur l'exécution de ses promesses; il ne mit pas assez de circonspection dans ses démarches pour écarter les soupçons. Le propre de la jeunesse et de l'amour est de manquer de prévoyance. Pâris entra un jour, sans se faire annoncer, dans l'appartement

d'Hélène, et voyant le jeune défenseur de sa patrie aux pieds de la Grecque dans la posture d'un homme qui aspire à des faveurs qu'on ne lui dispute plus que faiblement; la rage, la jalousie, la fureur s'emparent de son ame, et, sur le champ, il punit d'un coup mortel la témérité du jeune audacieux: la nature pour le coup fut muette; elle ne reprocha point au Troyen le parricide dont il venait de souiller sa main; et, malgré cet éclat, sa passion pour l'indigne objet qui la faisait naître, n'en reçut aucune atteinte.

Ænone, qui veillait tacitement au succès de ses desseins, apprit le fatal évènement, et perdant pour jamais l'espoir d'y réussir, ajouta ce nouveau deuil aux longs chagrins auxquels elle se vit condamnée.

Cependant le siège de Troye se continuait avec le même acharnement: chaque combat affaiblissait les deux partis, et entraînait

la chûte de quelque tête précieuse. Si les Grecs perdaient plusieurs de leurs héros, les Troyens voyaient de leur côté périr leurs plus vaillans défenseurs. Hector venait de succomber aux armes victorieuses d'Achille, et ce dernier qui aurait été invincible, si un héros pouvait résister plutôt qu'un lâche à la trahison, avait reçu de la main de ce même Pâris qui n'aurait pu lui échapper sur un champ de bataille, la mort, au milieu d'un temple où il s'était laissé conduire sans défiance et sans armes. Ce nouvel attentat aux loix de l'honneur et de l'humanité rendit de plus en plus Pâris odieux aux Grecs conjurés contre Troye; ils n'en parlaient qu'avec les termes du mépris, comme d'un prince efféminé, plus exercé aux délices de la mollesse et de la volupté, qu'aux hasards de la victoire.

Le ravisseur d'Hélène, qui, malgré le scandale de sa vie, avait donné des preuves

nombreuses de bravoure et de vigueur, crut devoir confondre l'audace de ses ennemis par une action d'éclat. Il fit proposer un défi au brave Philoctète, le plus renommé des héros qui assiégeait sa patrie. Le cartel fut accepté : Ulysse et Déïphobe réglèrent les loix du combat, fixèrent les armes, le lieu et le tems.

Dès le lendemain, les deux guerriers s'avancèrent sur le champ de bataille. Ils combattaient à pied. Pâris lança le premier son javelot, mais l'adroit Philoctète, après l'avoir habilement esquivé, le laissa s'enfoncer à une très-grande profondeur dans la terre, en porta un au Troyen qui lui perça la main gauche, et sur le champ, saisissant le tems où la douleur faisait faire un mouvement à Pâris, il lui en fit entrer un autre au fond de l'œil droit. Le guerrier blessé, hors de défense, veut se sauver à Troye, Philoctète, d'un troisième javelot,

lui traverse ensemble les deux jambes. Attéré par cette dernière blessure, et mourant à la fois de honte et de douleur, on le relève et on l'emporte au palais de Priam.

Là, pour la première fois, depuis son parjure, la prédiction d'Ænone revint à sa mémoire; il se rappella qu'il ne pouvait obtenir que d'elle sa guérison. Ses douleurs, l'extrémité à laquelle il se vit réduit, firent tonner dans son cœur la voix du devoir et celle du remords. Environné des siens, arrosé des larmes de Priam, d'Hécube, de toute sa famille, et de celles du fatal objet, la cause de leurs malheurs communs, il ne voit plus ses parents désolés, il ne voit plus cette belle et perfide moitié qui, après tant d'erreurs, a ouvert enfin le tombeau sous ses pas; c'est Ænone qu'il invoque, qu'il appelle à grands cris. Le danger presse; il n'a plus qu'une lueur d'espérance; il veut

qu'on le transporte au pied de l'Ida, où il vit jadis éclore son bonheur, où il croit encore une fois retrouver la vie. On se prépare à le satisfaire ; et d'avance un messager court annoncer à son ancienne épouse que le héros blessé va paraître à ses yeux, et qu'il attend son salut de sa main.

Ænone entend le récit du messager : son ressentiment l'égare : « Qu'il aille, répond» elle douloureusement, chercher aux pieds » d'Hélène le soulagement de ses maux ; » qu'il meure ! je ne veux pas le voir ; » et l'émissaire est congédié. Il revient sur ses pas, rencontre à moitié chemin l'infortuné Pâris et son cortège, et lui rapporte fidèlement la réponse de la princesse. Accablé de ce dernier malheur, perdant à la fois l'espérance et les forces, le guerrier ne peut plus ni se plaindre des rigueurs de son sort, ni appeller à son secours la pitié des siens, qui gémissent vainement autour de la litière

sur laquelle il est étendu. Sa poitrine oppressée laisse échapper à peine quelques soupirs entre-coupés, il fait un dernier effort ; et, poussé par le désespoir, le seul sentiment qui lui reste, il arrache de ses mains affaiblies les lambeaux dont on a couvert ses blessures : son sang coule à grands flots ; il repousse ceux qui veulent le soulager, son visage pâlit, ses yeux s'éteignent, et son ame s'envole dans un dernier soupir.

Cependant Ænone revenue du premier égarement auquel l'avait portée la vengeance, se repent de sa dureté. Un mouvement tardif de compassion se fait entendre dans son cœur. Elle vole sur les bords du Cébren cueillir les herbes salutaires qui peuvent rendre la vie à son époux, et retourne à sa rencontre. Mais il est trop tard : l'œil du beau Pâris est pour jamais fermé à la lumière. Elle ne trouve plus sur la route les fidèles satellites qui l'avaient conduit, et qui le transportaient

transportaient auprès d'elle. Ils avaient repris en pleurant le chemin de la ville pour y déposer les restes du héros. Ænone marche à leur poursuite, s'avance et arrive presque aussi-tôt qu'eux au palais.

Elle se jette éplorée sur le cadavre sanglant de son mari. On ne parvient qu'avec peine à l'en arracher : elle a perdu l'usage de ses sens; elle se retrouve enfin, après quelques moments dans cette même Troye où elle avait passé autrefois des jours si glorieux, qui depuis avaient été suivis de moments bien tristes et bien amers. Le palais retentit de ses cris; sa douleur est au comble.

Les funérailles du prince Troyen sont fixées au lendemain. Le bûcher s'élève où doivent être reposées les froides reliques de ce héros de l'amour, par qui s'écroula le plus beau trône de l'Asie. On cachait avec soin à Ænone les apprêts de cette cérémonie funèbre; mais

elle demanda avec tant d'instances au bon Priam la faveur d'y assister, que ce monarque père crut ne devoir pas la lui refuser.

Tandis qu'Ænone allait rendre à son perfide époux les derniers devoirs, la reine de Sparte, enfermée au fond de son appartement, dévorait en silence ses chagrins et sa honte. Toute la cour et le peuple entouraient le bûcher qui allait consumer le cadavre de Pâris. Sa veuve en deuil, le front contre terre, prosternée sur la place où s'achevait ce funeste sacrifice, paraissait absorbée dans la plus profonde douleur. La flamme du bûcher portait, au milieu des flots de l'encens et des aromates précieux dont il était composé, les restes embrasés du prince. Tout-à-coup Ænone se lève, perce le cercle des ministres de l'autel, qui imploraient les dieux pour le fils de leur roi, et s'élance au milieu des flammes auprès de son époux.

Elle s'attache à son corps, que les feux avaient déja entamé, perd en un instant la vie, et se console, en mourant, de voir ses cendres réunies à l'époux qu'elle avait itendrement aimé.

FIN.

PALLÈNE,

CONTE VME.

UN roi qui ne voit autour de lui que des esclaves, passe facilement de l'abus de la puissance à l'exercice de la cruauté, et son règne n'est bientôt plus qu'un tissu de forfaits et d'horreurs.

Sithon, qui dominait au sein des montagnes de la Thrace, sur le trône de l'Hodomantie, après avoir long-tems vécu en véritable tyran, crut trouver un nouveau genre de gloire dans les charmes de Pallène, sa fille, qui n'avait pas d'égale en beauté. Une foule de princes étrangers, attirés à sa cour par l'espoir de s'en faire aimer, jouissaient aisément, avec sa permission, du plaisir de la voir, mais aucun n'avait la

faculté de lui parler, et c'était en flatant sa tyrannie par des complaisances serviles, qu'ils espéraient de parvenir à devenir son gendre.

Bergères paisibles qui habitez les champs, combien de filles de souverains ont envié votre sort! libres dans votre choix, c'est aux bergers qui parviennent à vous plaire que vous accordez volontairement votre cœur et votre main.

Dans le nombre de ces adorateurs, il ne s'en trouvait aucun qui fût digne de Pallène, non pas que plusieurs n'eussent pu fixer ses vœux; mais forcée de plier à la volonté d'un père, ce n'était que de sa bouche qu'elle attendait l'arrêt qui devait la lier éternellement.

Sithon refusait constamment de le donner. Satisfait de voir ramper à ses pieds les prétendans, il repaissait son orgueil de leurs hommages, et alimentait sa cruauté de leurs

tourments. Cependant la gêne dans laquelle il les retenait devait avoir un terme. Une des loix de l'état contraignait le despote, lorsqu'il n'avait pas de fils pour lui sucéder, de désigner l'héritier présomptif du trône ; et l'époque à laquelle ce choix devait se faire, était la vingtième année de la princesse, à laquelle le successeur donnait sa main. Dans deux mois cette époque allait arriver.

Le tyran n'osait résister à la loi, parce qu'il savait qu'en la transgressant, c'était ouvrir la porte à la rébellion, et qu'un despote est toujours entre la crainte de l'esclave qui tremble à ses genoux, et le poignard de l'assassin qui menace de l'immoler. Il prend donc la résolution d'annoncer qu'il notifiera ses volontés à son peuple assemblé, en présence des concurrents, à tel jour nommé.

Au moment indiqué, tous les ordres de l'état sont réunis. Ils se placent dans le lieu où se tenaient les audiences publiques ; l'en-

ceinte du milieu est destinée aux princes, parmi lesquels devait se faire le choix. Ils entrent : des soldats sont distribués de toutes parts, afin de maintenir l'ordre, et d'effrayer, par un appareil guerrier, ceux qui seraient tentés d'improuver les volontés du despote.

Il paraît : un trône somptueux brille dans l'endroit le plus éminent. C'est-là que s'assied Sithon seul. Sa fille paraît à ses pieds sur un simple siège, moins orné de toutes les richesses qui surchargent ses ajustements, que de l'éclat de ses propres charmes.

Après avoir promené un regard inquiet et féroce sur toute l'assemblée, les lèvres du roi se séparent, sa langue s'agite, il prononce. Chacun attend et écoute en silence.

« Princes, dit-il, égaux en dignités, en » courage et en mérite, le choix que je » veux faire deviendrait impossible, si je

» n'avais résolu de remettre à la victoire le
» soin d'en disposer. La valeur est une vertu
» essentielle aux rois : je ne doute de celle
» d'aucun de vous ; mais vous allez certai-
» nement desirer tous en particulier d'en
» donner des preuves éclatantes, dans les
» courses de char que je propose, pour mé-
» riter de monter après moi sur mon trône,
» et d'obtenir ma fille. Celui de vous qui
» m'aura vaincu, recevra pour prix de son
» adresse Pallène et mon royaume ; mais
» en accordant aux vainqueurs une récom-
» pense si glorieuse, j'exige que la mort
» soit la punition des vaincus. Dans huit
» jours la carrière s'ouvrira : le cirque sera
» fermé de piquets, au haut desquels seront
» exposées les têtes des malheureux à qui la
» fortune ou l'adresse auront manqué. C'est
» à vous, princes, à voir lequel aura le
» bonheur d'y placer la mienne.

Ainsi parla Sithon, qui, par sa déclara-

tion barbare, dévoila toute la férocité de son ame, et combien il avait en horreur l'idée de connaître celui qui lui succéderait.

Tous les prétendans se regardèrent en frémissant. « O Pallène, s'écrièrent-ils, à quel » prix ta main nous est-elle offerte ! » Ce cri d'indignation fit verser des larmes à la tendre fille du roi. Elle jette un œil de compassion sur ses victimes. Ce regard les enflamme ; un second cri s'élève. « Nous com- » battrons. » . . . .

Les bords du Tanaïs, toute la Thrace, l'Illyrie, la Grèce, la Macédoine, les pays au-delà du pont Euxin, qui avait déja retenti du bruit de la beauté de Pallène, furent bientôt instruits des combats et des conditions auxquelles sa main était promise. De nouveaux prétendans vinrent dans l'Hodomanthie chercher la mort, des myrthes ou des lauriers.

Le cirque s'ouvre : le peuple, toujours

avide de spectacles sanglans, marquait sa joie cruelle par l'empressement qu'il mettait à venir prendre place dans l'amphithéâtre.

Pallène forcée par son père d'assister aux combats dont elle était le prix, arrive avec un nombreux cortège de femmes, entre lesquelles il y en avait plusieurs d'une ravissante beauté. La pitié qu'inspire l'humanité était peinte sur ses traits. Elle est frappée de la mort ignominieuse réservée aux vaincus. Peut-être en secret fait-elle des vœux contre son père, mais elle sait au moins les dissimuler par les témoignages qu'elle lui donne de son obéissance et de son respect. En montant sur la galerie qui lui est destinée elle voit les rivaux qui vont se disputer la gloire de la posséder; elle s'attendrit sur leur sort; mais forcée à se taire, ce n'est que dans l'abattement de ses yeux qu'ils peuvent voir l'intérêt qu'elle prend à leur danger. Ce signe leur suffit.

« Pallène, s'écrient-ils tous unanimement,
» Pallène ou la mort ! »

Le sort a réglé l'ordre dans lequel les combattans descendraient sur l'arêne. Les chars sont rangés au-dehors. Une musique guerrière se fait entendre. Des soldats annoncent l'arrivée du monarque. Il entre précédé de ses Satellites, la hache au poing. Ses coursiers frémissent d'impatience, le feu sort de leurs narines. La Thrace n'en produit point de comparable pour la vigueur et l'agilité : c'est sur eux que le barbare fonde toute son audace. Il fait le tour du cirque, regarde avec une assurance effrayante tout ce qui l'environne, s'arrête à la principale entrée, pendant que le Héraut donne le signal.

« Les princes, s'écrie le Héraut, suivront
» les loix du combat. La tête des vaincus
» sera placée au haut des piquets qui fer-
» ment l'enceinte. La belle Pallène et le

» royaume d'Hodomanthie appartiendront » au vainqueur. »

C'était au Dace-Nessus à ouvrir cette sanglante carrière. Il a toute la fougue de son âge, né sur les bords du Marisius au pied des Monts Carpaths, on n'a point encore vu son bras céder à la force d'un vainqueur. Ses chevaux élevés dans les montagnes, agitent avec noblesse leur flottante crinière; leur œil étincelle : dociles à la voix de leur maître, ils s'élancent avec la fureur du lion, et savent se composer sans effort sous le frein qui les modère. Il entre, prend du champ, et vole à la rencontre de son cruel adversaire; Sithon ne presse point encore ses coursiers, mais lorsque le jeune téméraire est prêt de l'atteindre, il part, choque l'essieu de son char, l'enlève et le renverse sur l'arêne. Les Satellites accourent : la tête du vaincu tombe sous leur hache, et s'élève, sanglante, sur un des funestes piquets.

Un autre concurrent se fait ouvrir la barrière : c'est Scupidès, prince de Dardanie. Il avait remporté trois couronnes aux courses de char dans la Mœsie. Sa haute stature et sa force prodigieuse étaient connues de toute la Grèce. On croit voir en lui le vengeur de Nessus. Son char s'avance dans la lice. Il lève les yeux sur le piquet fatal à son prédécesseur, frémit de rage, mesure des yeux le tyran qui l'attend, et se précipite au-devant de lui. Sithon redoute sa rencontre ; par une feinte adroite, il s'écarte de la route que traçait le char du Dardanien, et lorsqu'il est passé, revient de toute la force de ses chevaux, et accroche avec une de ses roues un des côtés de celles de Scupidès. Elle se brise, tombe en éclats, et entraîne dans sa chûte le malheureux prince, dont la tête va servir de second trophée à la barbarie du roi.

L'Epirote-Caléthas, Cimolis le Paphlago-

nien, courent les mêmes hasards et éprouvent le même sort. Quatre têtes suffisaient, pour ce jour, à la fureur de Sithon. Il fit fermer la barrière, et remit à la huitaine le second acte de cette sanglante tragédie.

Loin d'être découragés par le malheur de leurs rivaux, les autres princes témoignaient le plus grand regret d'être obligés de différer le moment de leur triomphe ou de leur mort. A deux passions bien propres à soutenir leur courage, la gloire et l'amour, se joignait un sentiment qui les vaut toutes deux, le desir de la vengeance.

La seconde huitaine est arrivée. Le Cilicien-Tarsis, Brontès et Mégarice, nés dans la Taurique, égaux en vertus, émules pour la vaillance, amis et rivaux tout ensemble, périrent sous la hache de Sithon. Dioscure, qui but en naissant les eaux du Phase, Sérapion que l'Idumée a nourri, et le Lycien-Straton, payèrent encore de leur

tête l'avantage de prétendre à la main de Pallène.

Ces victoires multipliées augmentaient l'audace de Sithon, qui reparut huit jours après affronter avec plus d'arrogance les généreux rivaux qui se présentaient encore. Le char d'Athamas, prince d'Argos, ceux du Bæotien-Phlégus et du Syrien-Orondate, tombèrent avec leurs maîtres ; Arons de Calcédoine est vaincu. Le Scythe-Anaxarre a fait mordre la poussière à un des coursiers du Tyran, mais celui-ci le relève, engage le timon du char de son adversaire dans les roues du sien; presse et renverse ses chevaux, sous lesquels Anaxarre est écrasé. Tégée, Sycion, Amphiarès, Eumolpe, Fatidée, Cynetès, princes des plus belles contrées de la Grèce et de l'Hellespont, rebutés de la poursuite d'une conquête aussi dangereuse, abandonnent à d'autres la gloire d'orner de leurs têtes le cirque du roi d'Hodomanthie,

domanthie, et vont dans leurs fertiles provinces chercher des amantes qui ne les feront pas monter à la couche nuptiale sur les corps sanglans de leurs rivaux. Le seul prince d'Illyrie, le brave Mékilène, n'est point épouvanté. Il voit avec la joie la plus vive disparaître ses concurrens. Le sort l'avait placé le dernier pour lutter avec le roi. Il tremblait avec quelque raison de se voir enlever la couronne et la main d'une princesse, pour laquelle il s'était, au premier coup-d'œil, laissé prendre du plus violent amour. Il brûle d'entrer en lice. Il ne sait si le roi, fatigué de ses triomphes, voudra courir encore les hasards d'un nouveau combat; mais le cruel n'a pas plutôt appris la défection des autres amans de sa fille, et qu'il n'a plus qu'un adversaire à redouter, qu'il enjoint à ses gardes d'ouvrir de nouveau la barrière.

Mékilène n'avait pas sur ses rivaux l'avan-

tage de la taille. Ses chevaux que la Pannonie avait enfanté dans ses immenses forêts, ne portaient pas l'encolure élevée des coursiers de la Thrace, mais musclés, vigoureux, dans leur stature raccourcie, ils dévançaient à la course le vol des oiseaux. Le char du prince, éclatant d'or et des plus vives couleurs, joint aux ornements du luxe, la solidité de l'acier et du chêne qui sont entrés dans sa construction. Un casque d'argent, émaillé de pierreries et surmonté d'un panache blanc de la plus grande beauté couvre le front du héros. Il se présente; le tyran le regarde avec un souris moqueur, et semble le dédaigner. L'Illyrien s'approche avec une noble assurance, sans avoir l'air de braver son adversaire. Il intéresse : toute l'assemblée a les yeux tournés sur lui. Les combattans prennent du champ. La poussière vole sous les pieds des chevaux; l'essieu fume. Le prince d'Illyrie a continuellement

l'œil attaché sur son ennemi ; il considère sa marche, ses mouvements ; il s'apperçoit que Sithon veut éviter sa rencontre ; mais son adresse à diriger ses coursiers l'emporte sur la ruse du tyran ; les deux roues sont accrochées ; chaque attelage tirant en sens contraire et se pressant également, les deux chars restent immobiles. De leurs sièges, les combattans peuvent se toucher. Sithon veut profiter de l'avantage de sa taille pour renverser le prince de son char, mais il éprouve une résistance qui le met lui-même en danger d'être arraché du sien : il applique toutes ses forces à se dégager des mains de son ennemi qui le serre avec vigueur, y parvient, reprend les rênes, écarte son char et s'éloigne de ce terrible aggresseur, en ordonnant à ses Hérauts de proclamer, que la lutte étant restée indécise, la carrière s'ouvrira un autre jour.

Cependant le peuple rassasié de sang com-

mençait à murmurer. Il ne voyait pas, malgré l'abrutissement du despotisme auquel il était assujéti, sans une certaine horreur, tant de princes à la fleur de leur âge, tant de héros intéressans, sacrifiés aux caprices de Sithon. Le roi est instruit de ces murmúres; les gardes sont doublées autour du palais, et des pelotons de soldats dispersés dans différents quartiers d'Hodomante, en imposent le jour et la nuit aux mécontents.

Le propre d'une ame féroce est d'être lâche. Encouragée d'abord par des succès; au premier revers, elle succombe. Marchant de victoire en victoire, Sithon se croyait invincible : sa lutte avec le prince d'Illyrie, en lui dévoilant sa faiblesse, fit entrer l'épouvante dans son cœur. Il craignit à son tour que sa tête n'allât figurer auprès de celles de ses victimes.

Le tems pressait : le prince Mékilène brûlait de rentrer en lice. Le succès de son

premier combat était un aiguillon à sa gloire. Le tyran hésitait. Il supposait chaque jour des motifs à des délais nouveaux. L'arrivée de deux prétendans qui n'avaient point encore paru, le jeta dans un nouvel embarras bien plus pressant. Quoiqu'avec des sentiments bien opposés à ceux du tyran, le prince d'Illyrie ne vit pas de meilleur œil cette dernière concurrence; mais le dépit qu'il éprouvait tombait moins sur la peur d'être vaincu, que sur celle qu'un des deux n'obtînt le suffrage de la princesse Pallène, qui n'avait jusqu'ici donné aucun signe de préférence.

C'était Clytus prince de Macédoine, et Dryas fils du roi de Thessalie, qui faisaient naître tant d'inquiétude. Ces deux princes s'étaient rencontrés sur la route, s'étaient communiqués leurs projets, et quoique poursuivant chacun le même objet, ils étaient devenus amis. Ils ignoraient à la vérité la

loi cruelle imposée par Sithon, et ils ne virent pas sans effroi, en arrivant, l'étrange parure qui décorait le cirque d'Hodomante. Mais bientôt ils furent instruits, sûrent qu'ils n'avaient plus à redouter que Mékilène, et témoignèrent le desir d'entrer en lice.

Le premier soin de Clytus et de Dryas avait été de rendre leurs hommages à la Princesse. Le silence qu'elle gardait, l'air inquiet et farouche du roi étaient pour eux du plus sinistre augure. Mais cependant la beauté de Pallène fit dans l'ame de Clytus une impression si profonde, il la trouva si touchante, si intéressante, malgré la tristesse dans laquelle elle paraissait plongée, qu'il eût déja voulu être aux mains avec son barbare père, contre lequel son cœur se soulevait.

Le soleil n'avait plus que deux fois à franchir les portes de l'Orient, pour que Pallène eût ses vingt ans accomplis. Tous les ordres

du royaume attendaient pour le lendemain la décision de cette grande affaire. Le cirque est préparé, les chevaux sont attelés aux chars, les spectateurs se placent. Le roi vient, du fond de son palais, d'annoncer qu'il ne disputera plus la main de sa fille, mais qu'elle appartiendra au troisième survivant des guerriers qui restent, et qu'en même-tems il lui remettra le scèptre et la puissance; qu'ils sont libres de lutter ensemble.

Ce changement imprévu occasionna dans l'ame des prétendans des sentiments bien opposés. Mékilène regrétait de ne pouvoir pas venger sur la tête du tyran la mort de tous ses rivaux. Les deux amis répugnaient à tourner l'un contre l'autre des armes qu'ils auraient mieux aimé employer à leur mutuelle défense. Pour Pallène, son cœur se sentit soulagé, quand elle sut qu'au moins elle n'aurait point à craindre pour les jours

de son père, mais puisqu'elle devait appartenir à l'un des vainqueurs, elle aurait desiré que le ciel favorisât les vœux qu'elle formait pour Clytus. La bonne mine de ce prince, sa voix douce et tendre, ses regards animés par l'amour, adoucis par le respect, lui donnaient l'idée la plus avantageuse des qualités de son ame. La loi cruelle du silence que son père lui imposait, ne lui avait permis que de laisser parler ses yeux et son maintien ; et l'intelligent prince de Macédoine avait entendu l'un et l'autre. Cependant elle avait déposé son secret dans le sein de Bysantis, sa nourrice, à laquelle elle avait en même-tems communiqué ses mortelles inquiétudes sur l'évènement du combat. La fidelle nourrice fait part de la confidence de son élève à son époux Arsame ; chargé à la cour de Sithon du soin des chars du roi. Celui-ci conçoit un projet propre à remplir le vues de la princesse. Il n'en dit

rien à sa femme, mais sachant que le sort avait réglé que ce serait au prince d'Illyrie à ouvrir la carrière avec Clytus, et que Dryas combattrait avec le survivant des deux, il va trouver le cocher de Mékilène et cherche, par des présents, à corrompre sa foi. Il trouve en lui un vieillard incorruptible qui se refuse à ses desseins. Plus heureux auprès de celui de Dryas, il en obtient, à force d'or, la promesse de relâcher les liens qui attachent la roue à l'essieu de son char, et d'entraîner ainsi la chûte de son maître. Glorieux d'avoir enfin rencontré un traître, et d'avoir rempli, au moins à moitié, ses bonnes intentions en faveur de Pallène, Arsame concentre dans son cœur son secret.

Quoique la mort fût également le partage des vaincus, les trois concurrents se présentèrent à la lice moins en ennemis qui desiraient leur destruction mutuelle, qu'en guerriers généreux prêts à cueillir des lauriers

pour la gloire de leur patrie, ou celle de leur amour.

Mékilène et Clytus, au bruit des instruments militaires entrent dans le cirque. Ils en font le tour. Jamais deux adversaires n'avaient paru avec plus d'éclat et de graces. En passant sous la galerie où la princesse était assise auprès de son barbare père, ils lui firent l'un et l'autre le salut le plus galant, auquel Pallène, qui baissait les yeux, de peur de laisser voir son trouble, ne fut point à même de répondre. Pour Sithon, tous les deux par un regard fier et dédaigneux, lui témoignèrent quelle différence ils mettaient entre une belle femme et un barbare.

Le signal est donné. Les combattans se placent : les chars volent. Trois fois ils s'évitent, trois fois ils reviennent à la charge, sans que leurs conducteurs parviennent à prendre l'avantage. L'Illyrien frémit de colère : Clytus maître de tous ses

mouvements, ne donne aucun signe de l'altération de son ame. Il voit son adversaire exciter par des reproches et à grands coups d'aiguillon, la fougue de ses coursiers; lui, au contraire, il modère l'ardeur des siens pour leur ménager l'instant de son attaque, et lorsque, prêt à fondre sur lui, le char de Mékilène semble devoir écraser le sien, tout-à-coup le prince de Macédoine, fait tourner la bride à ses chevaux, les dirige sur les flancs de ceux de son ennemi, qui sentant leurs têtes pressés sous la roue, reculent, se cabrent et se renversent avec le char qu'ils traînent au milieu de la carrière.

Tandis que les chevaux de Clytus achèvent de fournir leur course, la tête de l'Illyrien est séparée de son corps. Il arrive trop tard pour s'y opposer, mais son ame compatissante ne put refuser une larme à ce funeste spectacle.

A l'instant, le char du prince de Thessalie paraît dans le cirque. Clytus descend du sien, court à la rencontre de son ami ; ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. « Eh ! » quoi ? dit le prince de Macédoine, faut-il » que l'honneur, la gloire de deux amis » fassent deux assassins ? A quel prix le bar- » bare Sithon permet - il d'être heureux ? » Voyez l'infortuné prince d'Illyrie ; l'un de » nous va subir le même sort. Non, je ne » puis me résoudre à poursuivre cette fu- » neste entreprise, si elle doit me coûter la » vie de mon ami. Mais la voilà ! cette Pal- » lène pour qui depuis deux mois le sang n'a » cessé de couler : il me semble lire dans son » cœur, elle ne participe point à cette inhu- » maine boucherie. Son ame est pure comme » sa beauté. Allons nous jeter à ses pieds : » qu'elle prononce entre nous, et faisons » serment d'exécuter ce qu'elle nous pres- » crira. Je l'adore ; mais si son cœur a dis-

» tingué le vôtre, si c'est à vous, prince,
» qu'elle donne la préférence, je jure, par
» toutes les divinités du ciel et des enfers,
» d'immoler mon bonheur à son choix, de
» ne vous point disputer ses célestes appas;
» et s'il faut encore ma vie pour accomplir
» ce terrible sacrifice, je la soumets à la
» hache de ces bourreaux, qu'un bras plus
» cruel que le leur fait servir à sa barbarie.
» Non, mon héroïque ami, répond avec
» un enthousiasme digne de sa belle ame,
» le noble Dryas, non, c'est à la victoire
» à achever ce que l'honneur a fait entre-
» prendre. Voyez-vous ce peuple assemblé,
» ces grands, ce despote, dont ils suivent
» aveuglément les inspirations et les ca-
» prices ? hésiter de combattre, c'est tacher
» sa gloire. Ces tristes exemples d'une fu-
» reur inouie, ces têtes de héros immolés
» avant nous descendraient du piquet où
» elles sont attachées pour nous reprocher

» cette pitié timide qui retient nos bras.
» Marchons : déja le peuple murmure de ce
» retard ; le tyran tient sur nous des regards
» fixes et inquiets. Faisons notre devoir, et
» laissons aux dieux le soin de nous secourir,
» ou de nous venger. »

Après ces mots, ils retombent encore dans les bras l'un de l'autre, se séparent, et chacun reprenant les rênes de ses coursiers, fournit sa carrière. Après deux courses incertaines, où les deux athlètes semblaient déployer autant de vigueur que d'adresse, quoiqu'en effet ils cherchassent moins à s'atteindre qu'à s'éviter, dès que le char de Clytus vint à froisser l'essieu de celui du Thessalien, les roues quittent leur aplomb, et Dryas tombe renversé sur l'arène.

Attentif à l'instant de sa chûte, le prince de Macédoine quitte son char, s'élance entre son adversaire et les meurtriers qui allaient exécuter la fatale condition destinée au

vaincu, arrache des mains d'un d'eux la hache qu'il portait, fait fuir et dissipe le reste de la troupe. Aussi-tôt il aide le prince de Thessalie à se lever, et court avec lui se jeter aux pieds du tyran et de sa fille, en leur demandant la grace de son ami.

Des applaudissements multipliés attestent au despote que son peuple invoque aussi sa clémence. Il promène des regards furieux sur l'assemblée : sa fille l'implore ; elle embrasse ses genoux. Le barbare paraît inflexible. Mais, ô revers affreux ! un murmure se fait entendre : il se répand parmi les spectateurs que le prince de Thessalie a été trahi : ce bruit fatal frappe les oreilles du roi. Il ne faut souvent au juge qu'un soupçon pour perdre l'innocent, mais un tyran, pour assouvir sa cruauté, n'a besoin que de la plus légère apparence. Sithon, qui semblait un moment embarrassé entre la voix de son peuple et celle de son ame cruelle ; reprit

aussi-tôt toute sa férocité. Il se fait rendre compte de la prétendue trahison. Un flatteur (car les tyrans n'ont pas d'autres courtisans) lui apprend vaguement qu'on a séduit avec de l'or le cocher de Dryas. Charmé de pouvoir impunément se défaire du prince de Macédoine, il l'accuse d'être l'auteur de cette trahison. En vain Clytus prend à témoins les dieux, sa bravoure et son amitié pour Dryas, le cruel Hodomantien fait avancer ses satellites, et leur ordonne de saisir les deux amis, qui, après avoir un instant défendu leurs jours, sont contraints de céder à la force et au nombre qui les enchaîne.

Un bûcher s'élève sur le champ de bataille; on va y jeter le prétendu coupable et son concurrent.

Pallène, à cette terrible sentence, sent expirer sa voix sur ses lèvres tremblantes; elle fait un dernier effort : elle se traîne aux pieds

pieds de son père, les embrasse, les presse et lui demande la grace de son amant. Le tigre n'est point désarmé par ses pleurs. « Eh bien, lui dit-elle encore, faites donc » aussi lier sur le même bûcher votre dé-» plorable fille : elle n'est pas moins cou-» pable que Clytus. Le respect, la crainte » ont jusqu'ici retenu mes justes plaintes : » forcée de contraindre mon cœur à souffrir » toutes ces barbaries, apprenez que je les » détestais, que vous et vos ordres cruels, » vous étiez pour moi des objets continuels » d'épouvante et d'horreur. Sachez plus : ce » prince de Macédoine qui va subir le plus » injuste supplice, et qui sera le dernier » qu'immolera votre rage, je l'adore. Je » n'aspirais à la vie que vous me rendiez si » horrible, que pour en partager le bénéfice » avec lui : s'il la perd pour moi, si son inno-» cence ne le garantit pas de vos fureurs, » faites-moi une grace plus sensible, la seule

» qui soit en votre pouvoir, et qui ne vous
» coûtera aucune violence. Faites-moi monter
» avec lui sur ce bûcher où il va périr, et
» que le même brâsier purifie un amour qui
» ne peut, je le sais, que vous offenser, et
» qu'il ne m'est plus possible de vaincre ni
» de dissimuler. »

Peindre la rage, la fureur, l'emportement de Sithon, il n'est pas de pinceau capable d'un tel effort. Il rugit, sa bouche écume, le sang ruissèle de ses yeux. « Tu le partageras, oui, fille dénaturée, j'exaucerai tes vœux; tu le partageras le supplice de ces traîtres. Va porter dans les enfers ton odieux amour. » Et Pallène est chargée de fers.

Cependant le peuple s'émeut de nouveau; il menace de s'opposer à cette exécution barbare: le tyran s'en apperçoit, donne ordre aux soldats d'avancer, et fait, pour toute réponse proclamer l'infernale sentence

par ses Hérauts. Tout tremble et se taît : les esprits sont consternés, mais on regarde les piquets, et l'on frémit.

Les trois victimes sont enchaînées sur le bûcher. Le prince de Macédoine attend la mort avec fermeté ; il voit à ses côtés sa malheureuse amante évanouie. « Ah ! di-
» sait-il, au moins elle va, sans appercevoir
» l'horreur de son supplice, passer de cet
» état paisible au séjour du trépas ! mais
» toi, mon ami, se tournant vers Dryas,
» tu veilles, et nous mourrons comme des
» lâches, sans nous défendre, sans pouvoir
» nous venger. »

Des torches préparées allument le bûcher : la flamme se communique à des matières combustibles qu'on y jette ; elle s'élève, elle entoure déja les trois infortunés. Pallène sort de l'anéantissement où elle paraissait être plongée. Réveil affreux ! elle se voit enchaînée au milieu des flammes entre son amant et

son rival. « Ah ! mon père.... ah ! Clytus, s'écrie-t-elle, en essayant de lui tendre les bras que ses chaînes retenaient.....

Un dieu veillait sur ces tendres amans.... le tonnerre se fait entendre, il gronde et roule avec fracas. Un nuage épais s'ouvre et verse avec une profusion immense l'eau qu'il renferme : elle fond sur le bûcher, en éteint la flamme. La foudre éclate, s'élance du sein des nues et sillonne les airs. Sithon en est frappé ; il tombe au milieu des débris de l'échafaud embrasé qui le portait, en maudissant le ciel qui ne lui laisse pas consommer ses crimes.

Ses satellites s'empressent autour de lui, l'arrachent à la flamme, à la mort. Heureusement pour le tyran qu'un petit nombre des siens n'avait pas suivi la foule du peuple que l'orage dispersait, et qui cherchait à se réfugier loin de l'enceinte fatale, au sein des maisons de la ville.

Le barbare ouvre ses yeux que la terreur avait fermés ; il voit la main des dieux signaler leur puissance ; il contemple avec un étonnement stupide le bûcher éteint. Les trois victimes conservées ont échappé, par un prodige, au plus affreux supplice. Le remords tonne dans son ame plus fort que la foudre qui vient de le terrasser : il se précipite le front contre la terre, demande aux immortels le pardon de ses fureurs, et appelle à grands cris sa fille.

Pallène, Clytus et Dryas sont ausssi-tôt déchaînés ; ils entourent le monarque foudroyé qui leur demande grace. « Règnez, » dit-il à Clytus, règnez à ma place : je ne » suis plus digne que du courroux des dieux. » Un anathème est prononcé contre cette » tête qu'a sillonnée le tonnerre. Laissez-moi » achever dans l'obscurité une carrière que » j'ai souillée par tant de barbaries, et dont » je veux sauver les restes à la honte, à

» l'opprobre qui m'attendent dans la mé» moire des hommes. Prenez mon scèptre » et ma fille ; c'est le dernier acte de ma puis» sance. Pallène, tu sus te soumettre quand » je te rendis victime et complice de mes » fureurs, obéis-moi de même, en recevant » le premier bienfait dont mon cœur est » capable. Et vous, prince, en s'adressant » à Dryas, ne vous opposez point à une » union que les dieux favorisent : apprenez » à mon exemple combien il est dangereux » de leur résister et de les offenser. »

Tout le peuple que l'orage avait éloigné, était revenu sur la scène où se passait ce mémorable évènement, on n'entendit qu'un seul cri pour applaudir aux dernières volontés du monarque. Ce témoignage unanime des Hodomantiens, qui attestait moins leur amour pour leur nouveau roi, que la crainte et l'horreur dont ils étaient pénétrés contre l'ancien, affermit le barbare Sithon dans ses

résolutions. Dès le jour même, il quitta le séjour royal, et fut, au fond d'une antique forêt, dans un château éloigné, avec un petit nombre d'amis, si les tyrans en ont, cacher sa honte et ses regrets.

Les grands du royaume procédèrent le lendemain au couronnement de Clytus, et Pallène lui fut unie. Le prince de Thessalie, comblé de présents et d'honneurs, après avoir passé quelques jours avec les époux, retourna dans son pays, et conserva tout le reste de sa vie à son ami la tendresse et la fidélité qu'il lui avait jurées.

Le prince et la princesse souverains d'Hodomanthie s'attachèrent à faire oublier, par un règne doux et paisible, à leurs peuples, les cruautés de Sithon, et ils vécurent longtems adorés de leurs sujets.

FIN.







